

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TELEPHONE, Trois lignes : N°s 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

Trois mois Six mois Un an
Seine et Seine-et-Oise 15 30 60
Départements 18 36 72
Union postale 21 42 84
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

DE NOTRE

Supplément Littéraire

DE DEMAIN

HENRY BORDEAUX.....	Le locataire
SOMIA.....	Nouvelle inédite
HUGUES DELORME.....	Petits cahiers d'une étrangère
J. DE NARFON.....	Eloge du Pot-au-Feu
TAVERNY.....	L'abbé Frémont
MICHEL AUBÉ.....	L'Eglise et l'Académie
CATULLE MENDÈS.....	Poèmes
ERYAM.....	Le premier rendez-vous
J. LORETEL.....	Un crime sensationnel
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
LÉON HUGONNET.....	Une ambassade
CH. FROMENTIN.....	« Lettres de jeunesse »

Page Musicale

JEAN NOUGUÈS.....	Fragment de « Quo vadis ? »
-------------------	-----------------------------

Un nouveau bienfait de la Science

On m'annonce une découverte extraordinaire, celle d'une substance qui va rendre transparentes les surfaces opaques.

Cette nouvelle ajoute à des réflexions que je me fais depuis quelques années.

Il y a deux façons d'envisager le temps dont nous sommes. La première est pour ceux auxquels leur âge permet de prétendre à voir l'aboutissement net et certain de nos troubles efforts. La seconde est pour les autres.

Nous sommes dans le tunnel. A l'autre bout de ce noir passage enfumé, suffoquant, assourdissant, étourdissant, peut-être ceux qui seront encore dans le train veront-ils se lever un ciel différent, mais bleu, un paysage inattendu, mais splendide.

Nous ne sommes pas du premier groupe de voyageurs. C'est, à la fois, une peine et une grâce. Le train, enfin libéré des ténèbres, n'apportera plus au débarcadère que notre ombre.

Il y a bien encore une façon de tenir, par un point, à la civilisation future, ce sera d'y attirer par sa lignée. Cette forme de prolongement du moi qu'est la descendance permet de se sentir aborder, en un avenir plus ou moins lointain, aux rivages nouveaux découverts par la Sociologie.

Privés de cette promesse, nos stériles célibats sont menacés d'être enclins aux imprécations de ceux qui vont cesser, à l'égard de ce qui change.

Les plus sensés comprennent la nécessité de réagir contre cette tendance aigre et obtuse. Jeunes, nous les avons connus, ces grincements poivre et sel. Hélas ! nous en rêvons dans leur escadron mi-parti et indétruite. Les plus grands eux-mêmes n'en sont pas éloignés. En présence du « taureau de feu », Vigny regrettrait la diligence. Ce qui reste de nos dauphins (peu de chose) se cabre devant l'auto, pour laquelle une personne réfractaire avait, lors de son début, trouvé cette désignation malveillante : « une chaise percée qui a le mors aux dents ».

Encore une fois, gardons-nous de faire la sottise figure de ces résistants, auxquels l'avenir n'a jamais donné raison. Ils ressemblent à ces femmes qui demeurent attachées à une mode, laquelle leur a valu, en son temps, des succès de toilette. Elles ne s'aperçoivent pas que ce temps est fini ; qu'en s'accordant à celui qui suit elles pourraient au moins passer inaperçues, tandis qu'elles perpétuent, dans les salons qui les voient se prolonger, le spectacle fatot d'une vieille gravure de modes.

Représentez-vous que nos éternelles jeunes premières se soient obstinées à garder les atours arborés par les photographes qu'elles ont parfois l'impression de laisser disparaître : on s'apercevra (ce que leur jeu ne permettait pas toujours de soupçonner) qu'elles ont pu prendre des leçons de Mlle Mars, et que « Évitez ces chemins ! » nous qui sommes du second groupe, le groupe de ceux qui ne verront pas l'autre rive ; saluons-la de loin, comme de petits Moïses, en face du Chanaan des héros de Wells.

Car c'est, ni plus ni moins, cela qu'il conviendrait d'être pour ne pas perdre pied sur cette Terre Promise qui, d'ailleurs, ne sera peut-être, elle-même, rien moins que l'air promis, successivement, à Léonard, dans son traité du *Vol des oiseaux*, à Victor Hugo, dans son *Plein Ciel*, et à l'auteur d'une *Histoire de l'Avénir*.

Ce serait, au reste, la meilleure, si ce n'est la seule façon de tout arranger, de denser la rue de la Paix, et de rendre aux personnes qui s'obstineront à recevoir en bas, quelques chaises disponibles.

Quant aux chaises d'en haut, celles qui serviront aux réceptions aériennes que déjà prépare le Belloir de l'éther,

elles battent des ailes, en même temps qu'elles frapperont du pied, comme le dieu du Commerce.

Quel parti vont tirer les humains futurs, de la nouvelle invention dont je parlais plus haut, celle qui s'apprête à diaphanéiser les parois, en un mot, rien moins que supprimer le mur de la vie privée ? Naïvement, à qui me l'annonçait, j'objectai que cette amélioration rendrait difficile l'adultère, en facilitant les constats, par la simple application, sur une porte de garni, de l'indiscrète substance. Il me fut répondu que les maris ne s'occupaient plus de ces choses-là. Je me le tins pour dit.

Mais que d'autres usages ! Au cours d'une querelle sociale, un mauvais plaisant, pour ne pas dire plus, fit lancer sur les robes de dames qui faisaient partie d'un cortège matrimonial, tout simplement, de l'assa *feitida*. Si le gendre avait connu le nouveau produit, l'usage qu'il n'aurait pas manqué d'en faire à cette occasion, aurait risqué d'être plus cruel, en révélant peut-être, sur des anatomies inesthétiques, certains bas insuffisamment tirés, ou d'un bleu douteux, sous la robe soudain devenue de gaze ; sans parler de ce qui doit être tenu caché, comme disent nos Lettres Saintes.

L'ami qui me parle de cette invention, ne me dit pas si elle s'applique à l'ordre moral. Etendue sur un front, comme un remède de migraine, va-t-elle nous donner enfin de connaître les véritables pensées de nos maîtres ; et, répandue sur le flanc, de ne plus rien ignorer des vrais sentiments de nos amis ? Dans ce cas, l'existence prochaine ne me semble plus en passe d'être facilement vécue ; et je tiens qu'on ne fera peut-être pas mal, avant d'offrir au nouveau savant la place de M. Curie, de réfléchir au sage enseignement que nous donne l'anecdote antique.

Un jour, certain monarque se vit présenter, par un de ses sujets, l'étonnante nouveauté du verre incassable. Loin de s'exalter, le souverain se rembrunit et, après avoir constaté la réalité de ce prodige, le fit jeter au fond de l'Océan, non sans, je crois bien, l'accompagner du génie audacieux qui croyait pouvoir modifier ainsi l'ordre éternel des choses fragiles ; non que ce prince fût rétrograde ni retardataire, comme le prouve le propos dont il signalait son acte de rébellion : « Si les fleurs cessaient de se faner, le verre de se briser, et l'homme de mourir, il n'y aurait plus de poésie au monde ».

Quand un tel autocritique fait défaut, les circonstances se chargent de le remplacer. On ne m'objectera pas de l'esprit que fut le cas de l'Homme du Radium. Lorsqu'il rentrait paisiblement de son déjeuner, il devait rouler dans sa tête quelque prodigieux renouvellement d'humanité, une sorte de transformisme transcendant qui ne pouvait s'associer au fonctionnement de l'antique machine ; en un mot, selon l'expression biblique, « verser un vin par trop nouveau dans des outres vieilles ». Dieu mit ordre à cela, ce Dieu dont notre grand poète a écrit ce vers révélateur :

Dieu cache, l'homme trouve.

« Pauvre Tartufo ! », ce n'est que dans une mesure que l'auteur de ses jours lui permet de trouver. S'il excède la permission, la Providence, chronométrique et généreuse, fait de cet homme qui allait trouver l'Absolu, un homme qui ne sait plus trouver son chemin, d'un trottoir à l'autre, et ne trouve plus que la voie précise qui lui laisse porter sous la roue d'un omnibus, un crâne qui s'écroule comme un grain, duquel s'écroule, avec le cerveau, la révélation interdite, dont allait se soulager la souffrance humaine.

Ce qui n'empêche pas que la vie de ce temps est spacieuse à vivre pour ceux qui font, comme moi, partie du second des deux groupes mentionnés au début de cette page.

L'impossibilité où ils sont de gagner l'autre bord leur permet, sans trop de ridicule, de demeurer fidèles à des attachements dénués et à des formules surannées. De ce nombre sont quelques manifestations de l'esprit et du cœur. Parmi celles-là, je rangerai, sans doute un peu cursivement et pêle-mêle, le goût des choses d'art et la notion des catégories, pour aller au plus pressé. A propos du premier (à tout seigneur tout honneur), nous faudra-t-il, finalement, même en rabattre sur la sécurité que nous a jusqu'ici donnée la strophe de Gautier :

• Tout passe, l'Art robuste
Seul à l'éternité ;
Le buste
Survivra à la cité ?

Alors, que restera-t-il si ce pilier d'airain lui-même tremble, sous l'assaut de Mlle Vaccaresco, non moins que sous le choc de l'autobus ?

Je voyais l'autre jour, un article sur l'isolement des poètes ; l'auteur n'avait-il pas voulu écrire : la faille ?

Les antiquaires se plaignent amèrement du tort que leur a fait le nouveau mode de locomotion, qui d'abord supprime le goût du bibelot que déterminaient les longues stations, puis auquel on consacrait les ressources réservées à l'acquisition, naguère.

Pour ma part, je ne vois pas d'inconvénient à ce que les placiers en faux vieux se repentent de leurs crimes ; mais il me semble qu'un goût professé par des hommes tels que Goncourt, que MM. France et Lavedan, entre autres, ne pouvait être qu'une marque de supériorité. J'entends le goût de demander, à de matériels témoins du passé, ce qu'ils peuvent suggérer d'historiques souvenirs et d'inspirations nouvelles.

Quant au goût des catégories, pour

être parfois plus enfant gâté, ses exigences sont excusables et, pour être saugrenue, sa réclamation n'en est pas sans mériter qu'on lui fasse droit, quand il s'étonne de voir une fille de rabbin habillée en violet-éclat.

Mais la couleur n'est pas seule à vouloir s'égayer, la douleur lui donne l'exemple. Le mot *hâte* lui-même n'a plus de sens. Comment feront bientôt les feuilletonnistes attardés à l'usage ?

J'examinais, ces temps derniers, au cours d'une cérémonie, le visage, d'ailleurs sympathique, d'un homme malheureux, d'un malheur inouï, supporté avec une dignité élégante.

Certes, la valeur morale est la plus noble, la plus digne et la plus puissante des choses.

Qu'elle puisse aider à soutenir, même avec certaine allégresse, ne fût-ce qu'en songeant aux dédommagements de l'Audela, des chagrins que le fait de dépasser la mesure commune rend déjà intéressants, cela ne fait aucun doute pour les gens de cœur qui s'y associent. En un mot, que des souffrances spirituelles ou cordiales puissent ne pas attendre à la forme de l'esprit, cela va de soi. Mais pour l'extérieur, c'est plus surprenant. Qui me contredira si j'affirme qu'il n'y a pas encore bien longtemps la joue d'un homme malheureux était forcément concave ? Il n'en est plus rien.

Gautier a parlé d'un temps, passé, où le cœur était à gauche. Constatons-nous que la douleur se porte autrement ? Sera-t-elle moins rude ?

Robert de Montesquiou.

LA VIE DE PARIS

GRANDS ENTERREMENTS

Les mois qui viennent de s'écouler nous ont fourni la triste occasion d'assister à plusieurs grands enterrements. En moins de quinze jours, la foule des amis et des admirateurs n'a-t-elle point conduit à leur dernière demeure Ernest Reyer, Catulle Mendès et de ce Coquelin ? Nous avons pris, depuis quelque temps, l'habitude de ces promenades mélancoliques : Marly-le-Roi, Suresnes, Pont-aux-Dames, Saint-Germain, le Lavandou ont reçu récemment, en de douloureuses circonstances, d'innombrables visiteurs. Il semble, en effet, que nos grands hommes, vers leurs derniers jours, veuillent entrer en plus grande familiarité avec les choses de la campagne. N'est-ce point une façon de se rapprocher tout doucement de la terre et de prendre peu à peu contact avec elle ?

Je sais fort bien que c'est un lieu commun de blâmer la pompe et la solennité des enterrements qui ne manquent point d'attirer sous le porche d'une église ou sur le seuil d'une maison dont la porte est tendue de noir des milliers et des milliers de curieux. Il me semble au contraire que cette affluence est la plus belle, la plus sincère, la plus désintéressée des consécration. La curiosité du public, mais c'est pour ainsi dire l'hommage que rend l'indifférence à la gloire.

Sans doute, certains de ces enterrements évoquent un peu, par les personnes qu'ils réunissent, une salle de répétition générale. On y cause, on y bavarde, on y potine. Les sujets de conversation les plus douloureux se mêlent aux propos les plus badins. On se montre avec la petite vanité d'« en être » le personnel du Tout-Paris des premières, — qui devient ce jour-là le Tout-Paris des dernières. On se désigne du doigt les célébrités du jour. On observe que Mlle X a tort de se montrer à une heure de l'après-midi, et que Mlle Z doit se lever de bien grand matin pour avoir la figure si bien faite d'aujourd'hui. On serre la main du romancier à la mode et de l'auteur dramatique du jour, et on fait à l'un et à l'autre un éloge du défunt qui ramène l'impudent survivant à une très modeste opinion de soi-même.

On serre la main du ministre de la veille et les deux mains de celui du lendemain. On dit de la belle Mme X qu'« avant onze heures du matin elle porte son acte de naissance sur sa figure ». On dit au peintre qui a fait le portrait du défunt : « Quel malheur qu'il ne nous reste pas une belle toile fixant la physionomie de ce malheureux ! »

On dit à un directeur de théâtre : « Il n'y avait qu'un seul auteur dramatique et c'est celui-là que nous perdons ». On dit au vieux critique peu indulgent : « Vous avez, je crois, trois ou quatre ans de plus que notre pauvre ami ». On dit au directeur de journal : « Voulez-vous que je vous fasse une belle chronique pour démontrer que toutes les pièces à succès de l'année ont été prises dans l'œuvre de celui que nous pleurons ? »

Où, on dit tout cela, et bien d'autres choses. Et c'est très vilain et c'est aussi très fatigant pour celui qui l'accompagne pour la dernière fois, et qui — même après sa disparition — trouve encore le moyen de faire de la vie, de créer du mouvement, de l'agitation, de déterminer des courants, de servir aux uns vient de mourir n'est pas mort tout à fait, et qu'il reste en ligne de bataille parmi ceux qui poursuivent la lutte et qui entendent conserver son nom comme un drapeau.

Mais pour connaître un tel honneur, le défunt devra réunir plusieurs conditions, et il sera prudent qu'il ne s'en aille point avant de se les être assurées. Il faut d'abord qu'il ne laisse point une trop grosse fortune. Au fond, il n'y a de la part du monde qu'une seule cause de jalousie : l'argent. Il ne faut pas non plus qu'il laisse plusieurs œuvres inédites, qui menaceraient encore d'encombrer le marché. Et cependant il faut qu'il ait conservé le succès jusqu'à la fin.

Rien n'est plus obscur ni plus mélancolique que les enterrements de ceux qui ont été illustres et qui ne le sont plus. Les funérailles des grands hommes sont à peu près comparables à ce qu'est pour un comédien sa représentation de retraite ; pour quelle ait du succès, il faut que celui qui part ait occupé la scène jusqu'à la veille. A cette condition seulement le mort célèbre — le jour de son enterrement — fera, si l'on peut dire — et on l'a dit, — le maximum.

Louis Chevreuse.

Échos

La Température

Depuis quarante-huit heures, Paris, sans soleil ni grande clarté, vit et respire sous une atmosphère froide, humide et malsaine au possible. La brume qui couvre la ville s'éloigne lentement sur le pavé et le rend glissant et visqueux. La journée d'hier a été fort triste.

La température devient plus fraîche ; les minima de la matinée ont été voisins de zéro. A sept heures le thermomètre marquait 1° au-dessus et 4° dans la soirée. La pression barométrique accusait, à midi, 752^{mm}. Une dépression s'est avancée sur nos régions. Le minimum principal se trouve dans l'ouest de la France, au Mans, où l'on notait 748^{mm}.

Des pluies sont tombées sur l'ouest de l'Europe ; en France, il a plu à Marseille, à Biarritz et au Havre ; hier matin il neigeait au Mans. Des mauvais temps sont signalés dans toute la Manche et la Bretagne ; la mer est très grosse.

La température a aussi baissé dans nos régions du Sud-Ouest et du Centre.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 1° à Dunkerque, à Nantes, à Rochefort, à Toulouse et à Nancy, 2° à Boulogne et au Mans, 3° à Cap-Béarn, à Perpignan et à Marseille, 4° à Cette, à Biarritz, à Lorient et à Cherbourg, 5° à Brest, à Lille d'Alx et à la Hague, 7° à Ouessant, 10° à Alger et 12° à Oran.

Au-dessous de zéro : 0° à Besançon, 1° à Bordeaux, 2° à Gap, 3° à Lyon, 5° à Clermont, 14° au pic du Midi.

En France, la température va s'abaisser dans le Nord et l'Ouest ; des pluies abondantes sont probables dans le Sud.

(La température du 11 février 1908 était, à Paris : 5° au-dessus de zéro le matin et 7° l'après-midi ; baromètre : 775^{mm} ; ciel brumeux.)

Monte-Carlo. — Température : à dix heures du matin, 9° ; à midi, 12° ; temps doux.

Nice. — Température : à midi, 11° ; à trois heures, 11°.

Du New York Herald :

A New-York : Temps nuageux. Température : maxima, 3° ; minima, 2°. Vent sud-ouest faible.

A Londres : Temps couvert. Température : maxima, 5° ; minima, 1°. Vent nord-est modéré. Baromètre : 760^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 2°.

A Travers Paris

Le gouvernement s'est obstiné — de la façon la plus singulière — à ne pas décorer la reine Hélène. Mais le roi Victor-Emmanuel recevra, dimanche, une « grande médaille hors classe ».

Cette médaille lui sera remise par la Société d'acclimatation, laquelle tiendra, dans le grand amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle, une séance des plus solennelles.

C'est pour « ses repeuplements cynégétiques et ses acclimations d'animaux » que le roi d'Italie obtient cette récompense. Elle sera remise, en son nom, au comte Gallina, ambassadeur d'Italie.

Les épidermistres ont décidé de donner un prix annuel. Qui sont les épidermistres ?

Ils forment un groupe parfaitement discret et depuis leur première réunion, qui date de quatre ans, c'est la première fois qu'ils font parler d'eux. Des artistes, des écrivains, des employés, se trouvant unis par une même sensibilité — au mépris de toutes théories, écoles et tendances, — prirent ce nom d'épidermistres, en organisant des vacances un peu phalastériennes dans une petite commune de Seine-et-Marne.

Les épidermistres, nous révélait hier l'un d'entre eux, se réunissent à Paris dans un bar qui a une clientèle exclusive de boursiers et qui est vide à l'heure du dîner. Pour fumer ensuite le calumet de la paix artistique, ils ont choisi un café de la rue Taibout, plus désert encore. Ils forment vraiment un groupe excessivement discret.

Mais ce n'est point pour discuter sur l'attribution de leur prix annuel qu'ils s'entourent d'un pareil mystère. Ils ont accepté d'avance tous les accommodements. Leur prix, qui est limité à la somme de cinq francs, pourra être attribué aussi bien à un académicien qu'à un jeune poète inconnu. Et ce prix pourra également être partagé...

Les épidermistres sont jeunes — on l'a deviné.

Par le moyen d'un beau banquet et en de magnifiques discours, l'Institut et le Parlement, qui, de tout temps, aimèrent à se faire des politesses, ont fraternisé hier soir. Ce fut l'honneur de M. Charles Benoist, député de Paris, dont deux cent cinquante amis étaient la récente élection à l'Académie des sciences morales et politiques.

On y entendit de belles harangues. On y vanta comme il convient les éminentes mérites d'un homme à qui l'on doit des livres profonds sur la science politique, sur Machiavel et l'Italie, et qui, député et professeur à l'École des sciences politiques, déploie autant de ténacité que de talent à faire passer dans la pratique les conclusions sociologiques auxquelles l'ont amené ses études.

On y parla aussi, cela va de soi, de la représentation proportionnelle dont M. Charles Benoist est l'infatigable apôtre, et dont il assurait, qu'on en soit certain, le définitif triomphe.

Enfin, il eut, pour le louer, un beau choix de thuriféraires. Ce furent, en première ligne, M. Aynard, M. Anatole Leroy-Beaulieu, M. Ribot, M. Engerand. Le maître d'armes Kirchoffer prit aussi la parole, et ce fut pour offrir au nouvel académicien son épée — une épée fameuse, celle-là même avec laquelle M. Kirchoffer, en une rencontre célèbre, toucha le maître italien Vega.

Un souvenir restera de cette fête à M. Charles Benoist. C'est un splendide en-

crier de bronze que sculpta à son intention M. Lamourdedieu, et que ses électeurs lui ont offert. Mais ce qu'il en retiendra surtout, c'est un témoignage précieux et rare d'attachement, d'estime et d'amitié, que méritent également son œuvre et son caractère.

Les Indépendants, fort en peine, sont allés trouver M. Dujardin-Beaumetz, lui demandant un abri pour leur Salon annuel, qui n'a pas celui des serres du Cours-la-Reine, dont la dernière ferme fut abattue précisément hier matin.

Allaient-ils renoncer à exposer cette année leurs tableaux ?

Le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts n'a pas voulu nous priver du Salon des Indépendants, aussi nécessaire à la gaieté de Paris qu'à la mise en valeur de quelques bonnes toiles de jeunes artistes d'avenir.

Ce Salon, sur ses conseils, sera donc installé cette année aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau. Plus tard, on lui trouvera une place, à côté du Salon des Artistes français et du Salon de la Nationale, au Grand Palais.

Ce sera pour lui le maréchalat, et peut-être le commencement de la sagesse, la fin de la fantaisie. Il aura sans doute alors, à son tour, ses dissidents, qui fonderont le « Salon des fauves ».

Au cours d'une réunion qu'ils ont tenue hier au Grand Palais, les artistes du « Champ-de-Mars » ont décidé de présenter, en une section spéciale de leur prochain Salon, ce que les Parisiens épris de théâtre désirent tant connaître : l'envers du manteau d'arlequin, les coulisses, les mille petites industries, tenant de l'art, qui créent, non seulement les décors de théâtre, mais les costumes, les armures, tous les « accessoires » de la scène.

Cette idée charmante, qui a été adoptée, on le devine, à l'unanimité, est due à MM. Roll, Pierre Lagarde, Henri Gervex, Jean Béraud et Dubufe.

— On verra là, nous ont-ils dit, comment se « montent » un opéra, un drame, une opérette, et quelle délicatesse de touche doivent prouver ces ingénieux artistes du décor, du costume et de l'« accessoire », qui collaborent à la splendeur et au goût d'une « mise en scène ». Nous nous étions contents d'exposer, jusqu'à ce jour, des maquettes de décor ; c'est tout l'art matériel scénique, celle fois, que nous montrerons, depuis les dessous des moindres « accessoires » jusqu'aux costumes qu'ont portés les artistes les plus célèbres, les Talma, les Rachel, les Duprez, les Faure, les Sarah Bernhardt, les Coquelin.

On commencera dès demain samedi à préparer cette intéressante section nouvelle du Salon de la Nationale des beaux-arts.

Un nouveau livre de M. Maurice Barrès est toujours un régal pour les lettrés. *Colette Baudouche*, « Histoire d'une Jeune Fille de Metz », qui paraît à la Librairie Félix Juven, est aussi une joie pour le grand public. L'écrivain le plus rare a accepté cette fois d'être simple, accessible à tous, et c'est un véritable enchantement. La littérature française compte un chef-d'œuvre et les grandes héroïnes du Livre une compagne de plus. A la même librairie, en huit jours, la *Chronique du Cadet de Contrats*, d'Abel Hermant, atteint à sa 15^e édition.

Les noces d'or de Mireille.

C'est pendant les fêtes de la Pentecôte — cette date a été définitivement choisie, d'accord avec Mistral — que sera célébré, à Arles, le cinquantenaire du célèbre poète provençal.

On a eu l'idée charmante de réunir toutes les Arlésiennes portant le prénom de Mireille et ayant à peu près l'âge de l'héroïne de Mistral. Ces jeunes filles iront en chœur à Maillane chanter un hommage au poète, dont la statue sera ensuite inaugurée ; cette statue, œuvre du sculpteur Rivière, repose sur un piédestal décoré de bas-reliefs de Féridoule.

Enfin Mistral ouvrira lui-même le Musée arlésien qu'il a pu organiser grâce aux fonds de son prix Nobel.

Les fêtes des noces d'or de Mireille commencent le samedi de la Pentecôte et dureront trois jours.

Hors Paris

Erreur de diagnostic.

On écrit de Versailles :

Le docteur Meyer, de Beaumont-sur-Oise, vient de refuser le permis d'inhumer en ce qui concerne le sieur Meslier, ouvrier à Nointel, pour lequel il avait d'abord diagnostiqué le décès occasionné par une congestion alcoolique. En réalité, Meslier aurait été tué d'un coup de hachette à la suite d'une discussion avec ses deux fils.

Que cet excellent docteur ne s'attriste pas surtout de son erreur. De plus éminents ont vu dans les enfants étouffés par Jeanne Weber des victimes de la fièvre typhoïde et, au premier coup d'œil, c'est la congestion cérébrale que les médecins ont accusée de la mort de M. Remy.

La petite commune de Gif est en émoi ! Il paraît qu'une société est en instance pour obtenir l'autorisation d'y créer, à côté d'un clos d'équarrissage, une fabrique d'engrais.

La vallée de Chevreuse est un des plus jolis centres de tourisme de Seine-et-Oise, et des plus fréquentés. Ce projet remplit donc d'une juste inquiétude ses habitants.

Il n'inquiète pas moins les Parisiens qui résident dans cette région l'été : à l'abbaye de Gif, Mme Juliette Adam ; au château de Courcelles, la baronne

Lecouteux de Molay ; à l'Ermitage, M. Arthur Raffalovich ; au château de Gif, M. Paul Aubry ; au château de Jammes, M. F. Lépine ; M. Biver, au château de Villiers-le-Bâcle, etc.

Mais l'enquête est ouverte, et peut-être les doléances des victimes suffiront-elles à convaincre, ou à attendrir, « qui de droit ». Souhaitons-le !

De Monte-Carlo :

« Le magnifique steam-yacht *Ile-de-France*, qui doit effectuer une croisière en Méditerranée dans des conditions exceptionnelles de confort, est en train de terminer ses aménagements au port de Marseille, qu'il quittera prochainement pour se rendre dans le port de Monaco, d'où s'effectuera son départ le 24 courant.

» Son atterrissage itinéraire comprend :

» Ajaccio, Tunis, Palerme (Taormina), Naples, Civita-Vecchia (Rome) et Monaco. A chaque escale sont ménagées des excursions des plus intéressantes.

» *L'Ile-de-France*

PAR FIL SPÉCIAL

Par Albert GUILLAUME



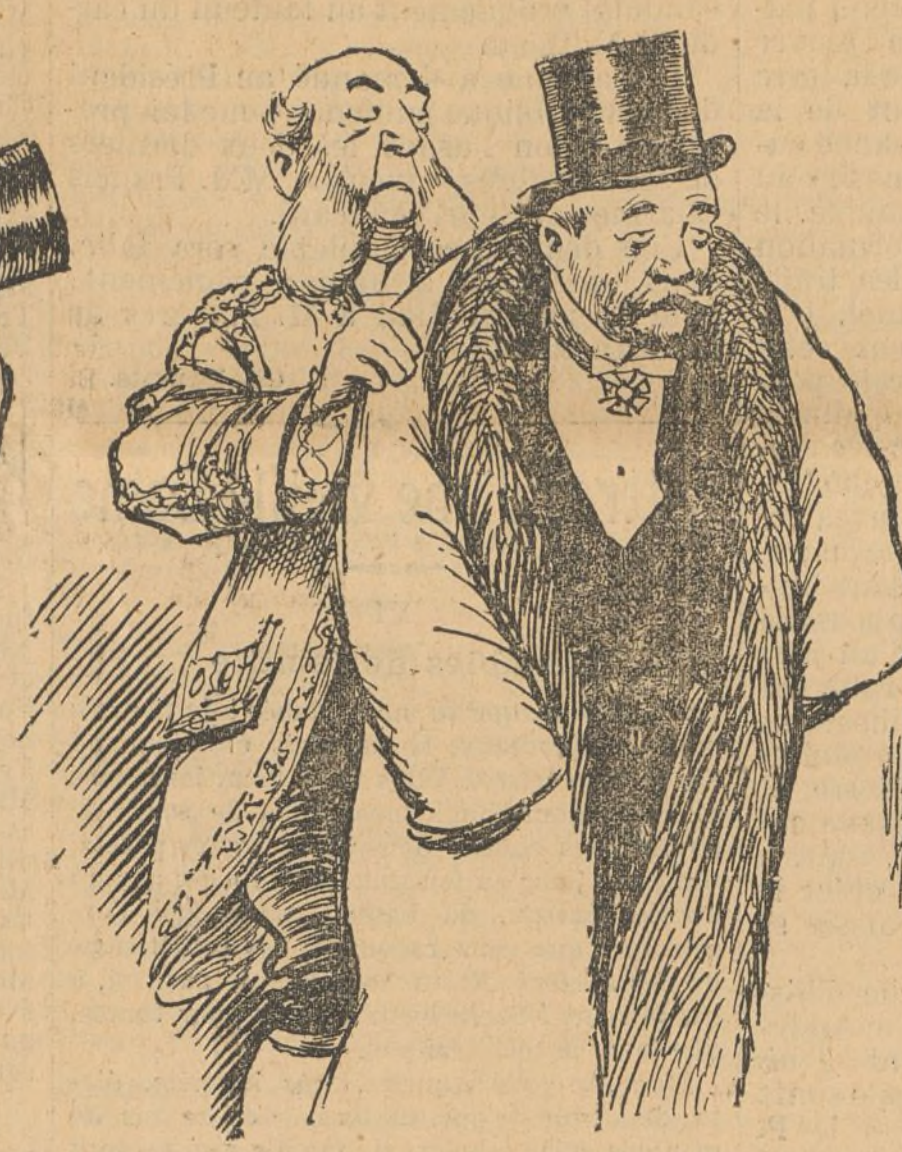
Pessimisme

— Ah! décidément, la France est bien bas... Cette affaire Chantecier! quelle humiliation! Ce n'est pas de mon temps qu'on aurait eu tant de peine à trouver quelqu'un pour faire le coq...



Nos bons pique-assiette

— En venant vous demander comme ça à dîner, je suis sûr que je vous ai ennuyés? Enfin... à charge de revanche, n'est-ce pas?



Simple aveu

— Le chauffeur ou le valet de pied de monsieur? — Non... mes caoutchoucs et mon parapluie.



Des goûts et des couleurs...

— D'abord, moi, je ne peux pas souffrir les rouquins... — Mais... je ne suis pas roux... je suis... d'un blond chaud... — Mettons d'un blond chauve et n'en parlons plus...

père du marché de la capitale argentine. En voici les termes :

Buenos-Aires, 11 février.

Emprunt intérieur. — Les journaux de Buenos-Aires mènent une campagne en faveur de la conclusion, dans le pays lui-même, et en titres de la dette intérieure, de l'emprunt que le gouvernement projette de lever à l'étranger. Cette campagne s'inspire surtout de la baisse du prix de l'or, de la hausse des fonds argentins 5 0/0 et des grandes disponibilités métalliques qui existent dans le pays sans placement.

AU BRÉSIL

Rio-de-Janeiro, 11 février.

Chemins de fer. — On annonce que les études viennent d'être terminées pour la construction d'un système ferré uruguayen se raccordant avec le réseau brésilien, à l'effet de rendre plus faciles les communications avec Rio-de-Janeiro, Saint-Paul et Rio Grande do Sul.

L'exportation du cacao. — Les statistiques publiées par le ministre de l'Agriculture montrent que le Brésil a occupé, l'année dernière, le premier rang. Les exportations brésiennes de cet article, du 1^{er} janvier au 31 décembre 1908, ont été de 27,696,584 kilos, représentant une valeur de 44,775,800 francs.

Traité d'arbitrage. — Un traité d'arbitrage vient d'être signé entre le Brésil et les Etats-Unis du Nord.

La marine marchande brésilienne. — La marine marchande brésilienne comprend 3,580 navires, jaugeant 1,578,484 tonnes.

Le dîner de l'Elysée

Le Président de la République et Mme Fallières ont offert un grand dîner hier soir en l'honneur des présidents et bureaux du Parlement, et des membres du gouvernement.

Dans la salle des Fêtes, la table était superbement décorée, par les soins de Chénier, de rideaux d'argenterie garnis des plus belles variétés d'azalées et de prunus, sur un parterre fleuri d'orchidées, d'œillets et de gerberas aux tons pastels.

Mme Fallières avait à sa droite M. Antonin Dubost, président du Sénat et, à sa gauche, M. Henri Brisson, président de la Chambre.

Le Président de la République avait à sa droite Mme Maxime Lecomte et, à sa gauche, Mme Berthelette.

Les autres convives étaient : Mlle Dubost, M. Cordelet, M. et Mme Lecomte, M. et Mme Girard, M. et Mme Tillaye, M. et Mme Bonnet-Sibour, M. et Mme Dufoussat, M. et Mme Gravin, M. et Mme Vagnat, M. et Mme Fagot, M. Catagnon, M. et Mme Blanchier, M. et Mme Vieu, M. et Mme Hustin.

M. Berteaux, M. et Mme Etienne, M. et Mme Clémentel, M. et Mme Dubief, M. et Mme Pajot, M. et Mme G. Chapuis, M. et Mme Ch. Leboucq, M. Poullau, M. et Mme Benazet, M. Victor Morel, Dalimier, M. et Mme René Bessard, M. et Mme Victor Fort, M. Eugène Pierron.

M. Clemenceau, M. Briand, M. Pichon et Mmes Pichon, Caillaux, le général Picquart, Alfred Picard, Barthou et Mme Barthou, Cruppi et Mme Cruppi, Ruau et Mme Ruau, Viviani et Mme Viviani, les quatre sous-secrétaires d'Etat, M. et Mme Maunjan, Mmes Chéron et Siniyan.

M. Louis Passy, Charles Dupuis, Sarrien, M. et Mme Paul Deschanel, M. et Mme Paul Strauss, M. Doumer, Georges Leygues, Lagasse, Belhomme, M. et Mme Jacques Chaurin, M. et Mme Pelletan, M. et Mme Bérard.

M. Chéroux, Marquet, Mme Chéroux, les généraux de Lacroix, Brun, le vice-amiral Aubert, le gouverneur de la Banque de France et Mme Pallain, le gouverneur du Crédit foncier et Mme Morel, le président de la presse parlementaire et Mme Aubry et les personnes de la maison civile et militaire du Président de la République.

Le menu était ainsi composé :

Consommé Ambassadeur
Crème de Manioc
Cassolette Pompadour
Rissoles Lucullus
Langoustines à la Newbourg
Jambons de Prague Béarnaise
Bécasses des Bois Castillane
Ris de Veau Argentillé
Mousses à l'orange
Granité au kirsch
Chapons de Bresse rôtis truffés
Parfaits de Poire gras en gelée
Salade Hongroise
Cœurs d'artichauts à la crème
Petits Puits à l'Anglaise
Glaces Coppelletti
Desserts

VINS
Liebfraumilch 1900
Hédou en carafes
Barsac en carafes
Champagne frappé
Château Yquem Lur Saluces 1896
Château Margaux 1893
Musigny 1887
G. H. Mumm Cordon Rouge
Liqueurs

La musique de la garde républicaine a joué pendant le repas la marche d'Athalie de Mendelssohn, l'ouverture

de la *Princesse jaune* de Saint-Saëns, *Antar* de Maréchal, le ballet de *Polyeucte* de Gounod, l'*Invocation* de Lalo, le thème et les variations de la première Suite d'orchestre de Massenet et les *Dances norvégiques* de Grieg.

Ce dîner a été suivi d'une réception à laquelle ont assisté les membres du Parlement et un grand nombre de hauts fonctionnaires de l'Etat et d'officiers généraux et supérieurs de toutes armes des armées de terre et de mer.

LA CHAMBRE

Jeudi 11 février.

L'AMNISTIE
(SÉANCE DU MATIN)

Ces législateurs pleins de zèle avaient décrété hier qu'ils tiendraient ce matin une séance supplémentaire pour discuter et voter l'amnistie. Le rendez-vous était à neuf heures. Ils y ont manqué dans la proportion de 60 contre 1, de sorte qu'il a fallu suspendre la séance jusqu'à ce qu'il eût été retardataire d'arriver. A ce premier scandale, M. Brisson avait opposé une mercuriale bien sentie. Un violent discours de M. Jules Delahaye l'a obligé de nouveau à intervenir.

L'orateur s'en est pris d'abord au gouvernement, qu'il a accusé de tous les crimes; mais le gouvernement est un être impersonnel, qui ne suffit pas aux besoins de corps à corps d'un lutteur comme M. Delahaye, et bientôt ce bâtonniste est tombé à bras raccourcis, d'abord sur M. Clemenceau et ensuite sur M. Briand.

Je ne donnerai qu'un ou deux échantillons de sa manière; mais il faudrait tout citer, pour s'en rendre compte, car il n'avait pas dit trois mots que le président d'abord l'invitait à surveiller son langage.

Il y a, suivant M. Delahaye, des choses qu'il n'amnistiera jamais. La conduite de M. le président du Conseil est du nombre :

M. Delahaye. — Quand je vois des socialistes exciter le fanatisme des pères de famille, pousser les ouvriers sous le sabre des dragons de M. le président du Conseil, je ne sais si c'est d'eux ou de lui que je suis le plus éloigné. Et aussi hostile que je sois à leurs idées, je n'éprouve nulle gêne pour reconnaître la plupart de leurs griefs contre celui qu'ils appellent le fusilleur, l'homme qui rit, ou l'homme dont on rit.

Le fusilleur, parce qu'après être monté sur les épaules de tous les révolutionnaires, ce grand veneur de l'anarchie a inscrit sur son drapeau de chasse trois ou quatre terribles on : l'homme qui rit, parce que jamais il n'a montré autant d'entrain et d'esprit qu'à l'occasion de ces tueries; enfin, l'homme dont on rit, parce que, de plus en plus accusé, on ne le prend plus au sérieux que comme impréssario à la Confédération générale du travail.

M. Delahaye se livre ensuite à d'autres attaques qui lui valent un premier rappel à l'ordre, suivi bientôt de deux rappels successifs à la question.

M. Delahaye. — A l'heure actuelle, une fois de plus, le corbeau dans la chaire de l'Éclat-de-Bœuf de l'Elysée... (Vives protestations.)

M. le président. — Je vous rappelle à la question.

M. Delahaye. — J'y suis, dans la question. La voix du peuple qui ne croit pas à la justice et qui n'a pas oublié la mort d'un président de la République, et la prescription... (Nouvelles protestations. Bruit.)

M. le président. — Je vous rappelle une seconde fois à la question.

M. Delahaye. — Vous ne savez pas ce que je vais dire. Faut-il donc déclarer à l'ordre les paroles qu'on va prononcer? C'est toujours le même système : « La question ne sera pas posée ! »

Enfin l'orateur se décide à traiter le sujet inscrit à l'ordre du jour, c'est-à-dire l'amnistie, et il explique à la Chambre que le gouvernement, qui la propose après l'avoir refusée, cède uniquement à un mouvement de peur. S'il faut l'en croire, l'impudent Clemenceau recule devant la Confédération générale du travail et surtout devant M. Aristide Briand qui la soutient.

Tout à l'heure, il faisait allusion à l'affaire Steinheil; il voilà maintenant qui dirige contre le garde des sceaux cette insinuation énigmatique : « N'y a-t-il pas dans votre vie de ces actes qui ne peuvent s'excuser que par l'irresponsabilité ? »

Par là, il donne barre sur lui à l'adversaire et lui fournit l'occasion d'une apologie personnelle qui a été très applaudie. « Je ne permets pas à M. Delahaye, s'écrie le ministre, de mettre en doute la probité de ma vie. Je suis un

honnête homme, je l'ai toujours été et j'espère bien l'être toujours. J'ai apporté au pouvoir un vif sentiment et une haute notion du devoir ! »

Les bravos éclatent, et M. Briand se plaint qu'on ait tronqué et défiguré le discours socialiste dont on se fait une arme contre lui.

M. Briand, garde des sceaux. — Oui, j'ai le droit de protester, surtout lorsque M. Delahaye prétend que je ne puis donner la justice complète à ce pays, parce que j'aurais peur des représailles personnelles. Le chantage ne me fait pas reculer, d'où qu'il vienne ! (Applaudissements à gauche.) J'ai reçu des outrages, je les ai méprisés. M. Delahaye se fait aujourd'hui l'écho de toute cette campagne. Il a recueilli aux plus grossières injures et cherche manifestement à la vérité. J'ai répondu qu'il n'a pas dit la vérité. Jamais je n'ai failli à mon devoir... Le rôle de la justice, tel que l'a défini M. Delahaye, c'est le rôle de la sienne; c'est la magistrature de son parti ! (Applaudissements à gauche. Bruit à droite.)

Ce dernier mot est de trop; il frise de bien près cette injustice que M. Briand reproche à M. Delahaye. Pourquoi généraliser? Pourquoi répondre à une attaque personnelle par une accusation collective?

M. Delahaye a répliqué. Il s'est défendu d'avoir travesti le texte ou le sens du discours révolutionnaire prononcé autrefois par M. Briand; il déposera ce soir un amendement. On était un peu loin de l'amnistie, pendant ce temps-là.

Enfin, on s'est rappelé que c'était le plat du jour, la Chambre a voté le passage aux articles, et M. Sémata a commencé un discours qu'il continuera ce soir, car, malgré un énergique effort de M. Caillaux, l'amnistie a pris, pour cet après-midi, la place de l'impôt sur le revenu.

Le premier mot de M. Sémata indique assez ce que sera sa plaidoirie : « Je viens demander que l'on transforme une caricature d'amnistie en amnistie complète et véritable. » Il entend par là qu'on y comprenne tous les délits de toutes les grèves.

(SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI)

M. Marcel Sembat reprend son discours où il l'a laissé ce matin. Ce n'est pas la franchise qui manquera à son éloquence. Il aime à prendre, comme on dit, le taureau par les cornes. Jamais il n'avouera que dans ces sanglantes échauffourées de Draveil-Vigneux et de Villeneuve-Saint-Georges, les grévistes aient le moindre péché sur la conscience. Ce sont tous de petits saints; le gouvernement seul est coupable; les troupes ont chargé sans sommations et, ce qui est pire, sans nécessité. Une telle faute ne se peut réparer aujourd'hui que par un acte d'universelle indulgence, par une amnistie plénière qui s'applique à tous les délits de grève sans exception. C'est ce que le socialiste Marcel Sembat appelle « une œuvre logique et sérieuse ».

Tel n'est pas l'avis du rapporteur M. Lauraine. La commission a fait preuve de générosité; elle a donné à l'amnistie plus d'extension que n'en comportait le projet du gouvernement. Elle est allée aussi loin que possible sans aborder toutefois le domaine défendu des délits administratifs... (délits commis par des fonctionnaires.)

On attendait avec curiosité les explications de M. le président du Conseil. On les a eues, aussi nettes que celles de M. Sembat. Ceux qui accusent M. Clemenceau d'avoir déguisé sa pensée se sont injustes à son égard :

M. Clemenceau, président du Conseil. — M. Sembat s'étonne que le gouvernement ait fait une amnistie limitée. Le gouvernement a pensé que les circonstances étaient favorables à une mesure d'apaisement. Mais il y a, dans l'affaire, certaines étapes que M. Sembat a un peu négligées.

Le 2 juin, affaire de la salle Ranc. Les gardes ont été mis en cause; ils sont actuellement devant la Cour d'assises.

Le 4 juin, enterrement du malheureux Lefol; et le 5 juin, enterrement du malheureux Gréobelin. On sait les troubles qui se sont produits, et le fait du retrait des troupes indique bien que le gouvernement ne cherchait pas une affaire. (Très bien! très bien! à gauche.)

Il y a eu, depuis, près de soixante manifestations.

Le 5 juillet, on arrête Ricœur et Métyvier; ils étaient prêts à exécuter le sabotage. Et vous dites que nous avons commis un crime, que nous avons porté la main sur la classe ouvrière! Qui vous croira? (Très bien! très bien! sur divers bancs à gauche.)

Le 30 juillet s'est produite la manifestation que l'on sait. On a dit qu'on avait barré la route aux travailleurs, quand ils étaient réunis, pour pouvoir les frapper plus sûrement.

On a simplement voulu les morceler; le

préfet a expliqué la manœuvre; il n'y a nullement eu charge.

Quant aux sommations, le préfet de Seine-et-Oise en a compté dix-sept.

Reste la question de savoir si le gouvernement amnistie ce qu'on appelle des délits d'opinion, ce qu'il appelle, lui, des trahisseries; le gouvernement ne les amnistie pas.

Il ne faut pas tolérer les appels antipatriotiques comme ceux, par exemple, du journal de M. Hervé, qui déclare que si les royalistes veulent étrangler la République, il n'y a pas lieu de la défendre.

Le gouvernement posera la question de confiance sur l'extension de l'amnistie; il ne veut pas être indulgent pour la propagande antipatriotique.

Il posera également la question de confiance sur la question de réintégration des fonctionnaires. (Très bien, très bien! sur divers bancs à gauche.)

La Chambre ne peut pas laisser porter atteinte au pouvoir du ministre sans porter atteinte au pouvoir parlementaire. Elle détruirait toute source d'autorité. Si elle le fait, elle trouvera encore des ministres, je veux le croire, mais elle ne trouvera plus de gouvernement. (Applaudissements.)

Comme cet homme parle bien! On disait autrefois que c'était un homme d'action; en tout cas, c'est un admirable orateur.

M. Marcel Sembat a controversé. Dans des circonstances comme celles-là, il y a toujours deux manières d'écrire l'histoire suivant qu'on est d'un côté ou de l'autre de la barricade. Mais c'est habituellement l'historien officiel qui gagne la bataille. Les deux premiers paragraphes de l'article premier ont été adoptés tels quels, et, sur le troisième, l'amendement de M. Sembat n'a recueilli que 96 voix contre 373. C'est le fait capital de la journée. La majorité se range avec entrain derrière le gouvernement chaque fois qu'il tient tête aux socialistes.

M. Delahaye, qui avait été le héros de la séance du matin, a proposé ensuite d'amnistier : « Tous les délits de rébellion et d'offense commis contre les magistrats, fonctionnaires et agents de la force publique; — les délits de tapages et troubles divers; et aussi toutes les infractions aux lois de séparation et d'association, et tous les faits connexes. »

Immédiatement le spectre du professeur Thalamos a reparu à l'horizon, escorté de beaucoup d'autres fantômes.

Un peu moins échauffé qu'il ne l'était à onze heures, M. Delahaye s'est borné à plaider la cause des personnes qui n'ont commis d'autre crime que de protester contre des lois d'exception — bien mauvaises en effet — et celle des étudiants qui prétendent que la Sorbonne n'est pas faite pour solder à leurs dépens un raté de la politique! La gauche a crié; cette fois, elle a eu tort. Elle s'est d'ailleurs montrée moins dure lorsque M. Delahaye s'est plaint de la façon dont on traite les prisonniers. S'il faut l'en croire, le jeune Del Sartre a été victime de tant d'avaries que, tout en les niant, M. Clemenceau a dû promettre une enquête.

Ce second discours de M. Delahaye vaut beaucoup mieux que le premier. Il est possible que j'aie à y revenir demain, car la discussion n'est pas finie. Les interpellations inscrites au feuilleton ont été sacrifiées à l'amnistie. C'est un méfait dont les interpellateurs n'amnistieront pas leurs collègues.

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

LOIS DIVERSES

C'est encore M. Strauss, qu'on trouve toujours au premier rang quand il s'agit de lois sociales et surtout de celles qui ont le noble but de protéger l'enfance, qui a défendu hier devant le Sénat le projet ayant pour objet la création de classes de perfectionnement annexées aux écoles élémentaires publiques pour les enfants arriérés.

En quelques phrases très claires, M. Strauss a expliqué l'économie du projet que M. Beauvisage, le nouveau sénateur du Rhône, a vivement appuyé. Et pour bien montrer que, lorsqu'il s'agit de la protection de l'enfance, tout le monde oublie les rivalités politiques, M. Le Provost de Launay est venu appuyer le projet de loi, en ajoutant, aux applaudissements de l'assemblée, que si le nombre des enfants arriérés est aussi considérable dans notre pays, c'est que l'alcoolisme y sévit un peu trop.

Et il a conclu en insistant pour que le Sénat unisse ses efforts à ceux de la Chambre pour lutter sans perdre une heure contre ce fléau.

Après quelques observations présentées par M. Bienvenu-Martin, les diffé-

rents chapitres du projet de loi sont adoptés par le Sénat, qui décide de passer à une seconde délibération.

Séance mardi prochain, à trois heures.

8 Août 1909.

Légitimus à Paris

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Mesdames, messieurs, je réclame l'indulgence. J'ai une mission un peu ridicule à remplir. Je dois, au deuxième acte d'un vaudeville, annoncer pour la centième fois l'arrivée d'un personnage imaginaire. Je sais que ma plaisanterie est épuisée. Je n'ignore pas combien l'affirmation que je vais faire est imprudente. J'avoue même que je n'ose la répéter devant deux témoins patentés. Et cependant, je n'ai pas le droit de me taire, après avoir amassé consciencieusement des preuves morales et matérielles... Je crois pouvoir affirmer, en mon âme et conscience... que M. Légitimus, député de la Guedeloupe, est à Paris.

Voici comment je fus à même de constater ce phénomène. Des documents certifiés authentiques au pavillon de Flore avaient annoncé que le mystérieux inventeur de la représentation disproportionnée avait quitté l'île lointaine sur un mystérieux vaisseau dont le nom, à la suite de légendes successives, se confondait avec celui de la terre où s'exerçait son magique pouvoir : la *Guadeloupe*. Ce vaisseau, après des escales, était parvenu à Bordeaux où le passager avait été reconnu, signalé jusqu'au rapide de 11 heures qui arrivait hier soir, à 6 h. 45, à la gare d'Orsay.

Une première preuve, que nous pourrions appeler anthropologique avec M. Bertillon, apparaissait à la gare d'Anseritz. Sur le vieux quai, trois personnes attendaient le rapide : un jeune homme d'un beau nez, avec un faux col de cette particulière blancheur qui est le secret des lessives à la noix de coco; un noble vieillard mulâtre, mélancoliquement absorbé dans un mystérieux regret ou dans un mystérieux espoir; une dame blanche et modeste, avec un tendre sourire de Française. A l'arrivée du rapide, une ombre noire s'agitait à une portière. Le trio blanc gris et noir s'enfonça dans un wagon. — Première preuve.

A la gare d'Orsay, les préparatifs de deux photographes confirmaient nos soupçons. Et les manœuvres savantes de plusieurs journalistes annonçaient au moins un fait divers. Le train stoppa. Le groupe tricolore descendit du wagon, suivi par l'ombre. A ce moment, il y eut le feu d'artifice des capsules de magnésium. L'ombre devint pâle et nous pûmes reconnaître le visage rond et jovial de M. Légitimus. Déjà, nous nous étions jetés sur lui; nous tâtonnâmes son pardessus, nous touchâmes son chapeau haut de forme. Il se dégageait avec douceur, en souriant d'un sourire assez triste, comme un prestidigitateur dans les coulisses d'un music-hall.

Il regardait ses trois amis, et il semblait regretter qu'il n'y eût point, sur ce quai de la gare, un décoratif collègue du parti socialiste unifié. Mais l'un de nous, devinant sa pensée, commença une interview :

— Monsieur le député.

O le charme des paroles électorales! M. Légitimus s'abandonna à notre incrédule. — Oui, je suis Légitimus, et je viens avec des documents pour me défendre, car on veut me prendre ma circonscription. Pendant que je venais, mon futur adversaire, M. Francfort, est parti. Il débarque à Pointe-à-Pitre, tandis que j'arrive à Paris... Vraiment, ne m'en demandez pas davantage. Je ne dirai rien, rien, rien, avant l'heure de me défendre.

Et glissant parmi nous, longeant le café d'Orsay, M. Légitimus voulut se perdre dans la nuit. Mais il était plus noir que l'ombre. Et nous distinguâmes nettement son front rond, ses yeux puerils, son nez heureux et sa bouche hésitante entre le sourire et la moue.

Il n'eut point ce regard curieux vers le Palais-Bourbon que lancent vers la mairie les jeunes fiancées et qui glissent vers le poste de police les vieux cambrioleurs. Et il ne songea point non plus à revoir ce pavillon de Flore dont les fenêtres se reflètent dans la Seine si heureusement qu'un jeune ministre disait, en les ouvrant pour la première fois : « De l'eau, des petits bateaux, nous sommes bien aux colonies... »

Régis Gignoux.

A Paris, M. Légitimus, avait, dans l'après-midi, soutenu un procès en référé. Il faisait demander la réduction des deux tiers des oppositions pratiquées sur son traitement de député par M. Géraud-Richard pour une somme de 2,900 francs et par la Société « la Morue française » pour 3,000 francs.

M. Légitimus soutenait (par avoué) que l'indemnité parlementaire avait un caractère alimentaire. La société « la Morue française » prétendait que les oppositions ne sauraient être réduites. M. Légitimus étant propriétaire à Pointe-à-Pitre d'immeubles

importants. M. Tassart, juge des référés, a réduit à un tiers le montant des oppositions. — G. CLARETIE.

NOTES D'UN PARISIEN

NENY LE « RESCAPÉ »

Qui cela, Nény? — Paris oublie vite; ce fut pourtant un de nos héros préférés que Nény, le « rescapé » de Courrières.

Avec d'autres descendus le matin dans la mine, Nény s'était vu brusquement enseveli, à jamais peut-être, au fond du trou noir. Mais seul entre eux tous, il n'avait pas désespéré; il avait chanté, ri, nargué la mort. Et les autres, à le voir si vivant, sentaient qu'eux-mêmes vivaient toujours...

Sitôt ramenés à la lumière, les « rescapés » montrèrent Nény : « C'est lui qui nous a aidés ! il était si drôle !... » Heureux Nény ! parce qu'il avait su rester énergiquement gai, follement gamin dans la fosse hideuse où les plus fermes étaient secoués par les spasmes du désespoir, toute la France approuva le ministre d'accrocher sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Alors, Nény devint ambitieux; il vint à Paris, se promena sur les boulevards et sollicita une « recette burlesque ». Il l'obtint. La gère-t-il toujours ?

Ce serait mal le connaître. Un héros ne saurait rester receveur. Un héros s'en va tenter la fortune. Nény partit pour l'Amérique, en quête de vastes aventures. La fortune ne l'y a point suivi. En Pensylvanie, où il dut reprendre sa lampe de mineur, les salaires sont bas et fréquent est le chômage.

Ses lettres ne sont, nous dit-on, qu'un long gémissement de misère. Et notre Nény, dans l'ordinaire de l'existence, dans la banalité de l'effort pour le pain quotidien, n'est plus à présent qu'un pauvre « rescapé » en détresse. Qu'est devenu le gai héros dont le sourire sut maîtriser un sort tragique ?

Nény, du courage !... Ce serait trop facile, s'il suffisait de « rescapé ». Il faut vivre.

D.

Petite Chronique des Lettres

Il est bien agréable, en ces temps mornes et gris, de se sentir brusquement transporté par la magie d'un romancier vers quelque période fastueuse et brillante d'un lointain passé, et, parmi tous ces romans de « mœurs contemporaines » que nous offre l'inepuisable générosité de nos écrivains, on est heureux de découvrir parfois un « roman antique ».

Seulement, ce genre de roman ne supporte pas la médiocrité, et pour se permettre d'évoquer les splendeurs des villes et des gloires disparues, il faut à l'écrivain érudite ce don du romanesque et de l'imaginaire, ce je ne sais quoi qui réveille et vivifie les histoires endormies sur les vieux parchemins.

Ce don, Mme Jean Bertheroy le possède plus qu'aucun autre, elle excelle à évoquer les civilisations, les mœurs, les cités d'autrefois, en des traits si exacts que nulle érudition ne les saurait contester, et cependant, sous sa plume ardente, la danseuse de Pompeï, « les vierges de Syracuse » et « Cléopâtre » nous apparaissent, non pas comme des héroïnes d'histoire, mais comme des personnes réelles, tant leurs passions, leurs sentiments, leurs douleurs sont humains et vraies. Pour un tel romancier, le *Colosse de Rhodes* était un beau sujet; Mme Jean Bertheroy s'y est donnée avec passion et ferveur, et le roman antique qu'elle publie cette semaine chez Ollendorff est peut-être le plus complet qu'elle nous ait donné dans ce genre; la fastueuse cité, « Rhodes, épouse du Soleil », y revit en des traits saisissants, d'une couleur prestigieuse, et la gigantesque statue d'Hercule, cette septième merveille du monde, ce Colosse de Rhodes, vivant symbole de la force et de l'opulence de cette cité, y apparaît si saisissant qu'il devient comme un héros vivant du livre.

Dans ce cadre fastueux et coloré où abondent les plus intéressantes précisions historiques, une histoire d'amour, de jalousie et d'ambition se déroule; la belle juive tyrienne, Naurah, implacable et passionnée, et Likès au beau visage, à l'âme ambitieuse et forte, en sont les héros; la douce et aimante Lyssa, gardienne du feu sacré, en est la triste et douloureuse victime; elle souffre et meurt pour avoir tendrement aimé, être faible au milieu de ces forces déchaînées, et « l'oiseau léger

qui s'était posé sur la joue du Colosse disparaît dans le ciel ».

M. Paul Lacour qui vient de publier *Sauvete* est un romancier au talent très délicat et j'ai eu maintes fois, en ces dernières années, l'occasion de témoigner ma sympathie à ses œuvres : tels le *Charme féminin* et l'*Insidieuse Volupté* où je notais quelque tendance au pessimisme — mais peut-on être psychologue sans un peu de pessimisme ? et M. Paul Lacour est un très fin psychologue. Dans son nouveau roman il campe son héros, Roger Jourdan, d'une façon magistrale ; il n'est pas possible d'analyser un cœur masculin avec plus de franchise, plus de finesse et de simplicité — cette dernière qualité est assez rare chez les psychologues pour qu'on la note au passage. L'aventure de ce héros, entre les trois femmes dont il se fait aimer, — Mme Hélène Stenay, Arlette Larive la gentille et gracieuse « Sœurlette » et Olga Katskoff, l'actrice au charme étrange et fatal, — est émouvante et curieuse, et le dénouement qui nous fait prévoir l'abandon et l'isolement de Roger, victime de sa coquetterie masculine, est équitable, autant qu'il peut être équitable de punir un homme pour avoir cédé aux lois de sa nature et à la joie de plaire et de conquérir.

Les *Doigts de fée* dont nous parle M. Marcel Boulenger dans son joli roman, ce sont ceux d'une femme charmante et séduisante « qui ne sait rien faire de ses dix doigts », qui ne cultive pas d'arts, ne recherche pas de triomphes, et qui, pourtant, exerce le plus louable et le plus doux des métiers. « Tu parais, lui dit son ami, on te voit, et le bonheur arrive. Tu le cultives, le bonheur, et tu le sèmes. J'appelle ça une profession, moi, et laborieuse, même. » C'est à la gentille Simone que Bernard Damaze, le héros du livre, adresse ces paroles, et il l'oppose ainsi à ses deux sœurs : Viviane, la peintre en vogue, et Geneviève, l'ambitieuse politicienne. Ce pourrait être une thèse, comme vous le voyez ; mais quel vilain mot je prononce à propos d'un si joli roman où l'auteur a mis tout à la fois tant de verve malicieuse et une observation si aiguë qu'elle fait penser parfois à la photographie et qu'on est tenté de mettre des noms très parisiens sur quelques-uns de ces personnages. Rien n'est plus parisien que cette histoire, qui se déroule entre l'appartement d'un artiste joaillier de la place Vendôme, une salle d'exposition, où il est de bon ton pour les gens du monde d'aller admirer les toiles des peintres en vogue, et les abords du Palais-Bourbon et des ministères. En des traits précis et spirituels, M. Marcel Boulenger note ce milieu factice d'où il a hâte, d'ailleurs, de s'évader, avec ses héros sympathiques, pour ses chères et ombreuses solitudes de Chantilly, qu'il aime tant à évoquer et à chanter. On ne saurait vraiment être sceptique avec plus d'émotion et tendre avec plus d'esprit.

J'avais signalé déjà le roman de M. Ch. Foley, *Tuteur*, dont la Librairie Flammarion nous offre, cette semaine, une édition. Il est charmant ce roman, d'une grâce pimpante et juvénile. Rien de plus simple que l'histoire de Francine d'Albion, une orpheline qu'un conseil de famille, un peu imprudent et distrait, confie à la garde d'un vieil oncle, sans réfléchir que cet oncle est mort depuis deux ans. C'est le très jeune neveu qui, en qualité de tuteur, est appelé à veiller sur les dix-sept printemps de Francine ; je vous ferai injure en croyant utile de vous révéler que le tuteur se transforme assez vite en amoureux, puis en mari, malgré une certaine comédie du nom de Dinorah. C'est bien simple, comme vous voyez, et c'est cependant d'un charme très original, tout à fait intéressant et captivant, car la manière de raconter vaut souvent mieux que ce qu'on raconte, et M. Foley est un conteur d'un remarquable talent.

Chez Flammarion également, M. Léon Berthaut publie, sous le titre : *Le Peuple de la mer*, un recueil de nouvelles où l'auteur des *Contes de la Grande Bleue* évoque des drames de passion, de douleur et surtout d'héroïsme. Sauvetages prestigieux, dévouements sublimes, voilà ce qu'accablent, presque dans toutes les nouvelles de M. Berthaut, « ceux de Normandie », « ceux de Bretagne », « ceux de Terre-Neuve », « ceux de partout ». Et malgré le talent et l'émotion de M. Berthaut, on finit par s'y habituer, en vertu de cette raison notée par Michelet et mise en épigraphe du livre, « que toute vertu héroïque qu'on noterait dans l'intérieur comme chose rare est la vie commune à la côte ».

Que de romans encore il me faudrait analyser pour être complet, mais hélas ! la place me manque. Comment, cependant, ne pas noter le beau livre publié par M. Emile Nolly, chez Calmann-Lévy, sous le titre : *Hièn le Maboul*. Cette histoire d'amour et de douleur dont le pauvre Hièn, tiraillé annamite, est le héros et la victime, dont il devient « maboul » et dont il meurt, n'a pas dû être imaginée tout entière par l'officier qui nous la raconte ; il y a dans ce livre des pages trop réelles, trop vivantes, pour n'être pas vécues. Et le *Fruit défendu* où M. Henry Vignemal nous conte avec beaucoup d'émotion une ténébreuse et passionnante histoire de meurtre, d'héritage et de séquestration ; la *Vie intérieure*, de Mme René Waltz ; le *Mariage de don Juan*, de M. Fido Justiniani ; le *Livre du Désir*, « histoire cruelle », de M. Charles Demange ; l'*Irresistible Force*, de Mme Jeanne de Coulomb ; *Veune de quinze ans*, de M. B. de Buxy.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, LIVRES DIVERS. — Avec un livre paru chez Plon, cette semaine, sous le titre *Le Berceau d'une dynastie. Les premiers Romanov (1613-1682)*, M. K. Waliszewski termine l'œuvre qu'il avait entreprise sur les « origines de la Russie moderne » ; cette œuvre, d'une si rigoureuse méthode, d'une si forte documentation, ne vaut pas seulement par son intérêt historique, mais aussi, et surtout, par sa très haute portée philosophique ; on n'y apprend pas seulement des événements, on y découvre des causes lointaines, on y comprend des effets actuels, et l'on voit de la façon la plus claire comment les événements d'il y a trois siècles, conduits par une in-

fluente loi bien plus que par des hommes, devaient aboutir à la situation d'aujourd'hui. Conforme à cette thèse si féconde du déterminisme historique qui fut exposée par M. Ferrero, l'histoire des premiers Romanov présente un intérêt palpitant : c'est l'aboutissement de l'œuvre de ces grands « rassembleurs de la terre russe » et de l'épanouissement de la Moscovie en une grande puissance européenne et asiatique, et c'est aussi, « au point de vue social et économique, le commencement de cette transformation profonde où s'accroissent déjà les traits caractéristiques du régime actuel. D'événements dramatiques accompagnent cette évolution : lutte de l'Eglise avec le pouvoir séculier ; résistance des instincts de conservation aux prises avec les tendances novatrices ; guerres sanglantes, émeutes et insurrections, « épreuves redoutables que traversèrent victorieusement les premiers Romanov sans suffire cependant à la tâche impossible qu'ils s'imposaient de mettre, d'un jour à l'autre, la vieille Moscovie au rang des puissances européennes ; les civilisations occidentales brusquement introduites devaient briser ce cadre, et Pierre le Grand, « en superposant archaïquement l'appareil politique, dont il héritait, à une société transformée, allait créer le paradoxe désespérant où la Russie se débat encore aujourd'hui ».

En un très intéressant volume d'histoire à côté, MM. Jean Lemoine et André Lichtenberger nous présentent *Trois familles du grand Condé*, lesquels sont : l'abbé Bourdelot, le P. Talon et le P. Tixeront ; ces personnages, dont deux au moins furent des bouffons, sont bien amusants à observer et à connaître, non seulement par eux-mêmes, mais par ce qu'ils nous apprennent du caractère et de la vie du Grand Condé.

Voici encore, dans le domaine historique, un volume documenté sur *Villeroie, secrétaire d'Etat et ministre de Charles IX, Henri III et Henri IV (1543-1610)*, de M. J. Nouaillet ; une intéressante *Histoire du bois de Boulogne. Le château de Bagatelle (1715-1908)*, par M. Henri-Gaston Duchesne ; la *Lumière sur 1870*, par M. Louis Saintmarie, et un *Précis de l'affaire Dreyfus. Histoire complète de l'affaire Dreyfus depuis 1894 jusqu'en 1908*, racontée par M. Henri Dutrait.

Histoire littéraire : M. Jules Bertaut consacre un bon ouvrage à la *Littérature féminine d'aujourd'hui*, volume alerte et aimable où l'auteur se garde judicieusement des enthousiasmes excessifs comme des dénigrements outrés ; et M. Charles Callet en un volume de notes et souvenirs, rend un filial et pieux hommage à *Un Oublié du dix-neuvième siècle : Auguste Callet*.

Hommage filial encore et dont nous ferons tout profit, voici un livre émouvant paru chez Plon, sous le titre *Amour et Foi*. Ce sont des impressions de la vie et des fantaisies de l'imagination, des notes intimes, que M. de Lacombe a trouvées dans les papiers de son père, le comte Hilaire de Lacombe ; il les publie parce qu'il croit ainsi répondre au désir de celui qui en fut l'auteur et que, peut-être, elles feront du bien » ; ces notes, éphémères sur mille sujets divers, écrites en une langue excellente et animées du plus pur idéalisme, sont les pensées d'un homme qui a cru de toutes les forces de son âme, aimé de toute la puissance de son cœur et dont le sort doit paraître respectable et enviable, même et surtout à ceux que ne touchait pas cette grâce.

Quoi encore ? Voici : des impressions et souvenirs sur Milan, Venise, Bologne, Florence réunis sous le titre *Italia*, par M. Joseph L'Hopital qui « n'a d'autre ambition que de peindre certaines visions, de décrire certaines émotions personnelles » ; un très remarquable ouvrage de M. A. Schalk de La Faverie sur *les Premiers interprètes de la pensée américaine*, essai d'histoire et de littérature sur l'évolution du puritanisme aux Etats-Unis ; le *Théâtre de la Révolution* ; où M. Romain Rolland a réuni trois des pièces qui devaient faire partie d'un ensemble dramatique sur la Révolution, parmi les pièces j'ai retrouvé avec plaisir cet admirable *14 Juillet* dont la représentation jadis nous avait donné une émotion si profonde ; et enfin, dans le domaine poétique, que je suis toujours forcé d'explorer si sommairement : *L'Amour de l'heure*, recueil de « vers capricieux » de Mme Gabrielle Basset d'Aurillac ; la *Femme et la Vie*, de M. Louis Haugmaud, et le *Chapelet d'ambre*, un recueil de poésies somptueuses de Châtré-Beau, où l'auteur a eu la coquetterie de faire figurer entre de charmants sonnets certains « Blaspèmes » datés de « Parisio » et qui m'ont paru — mais hélas que la Sorbonne est loin ! — du grec le plus classique.

Ph.-Emmanuel Glaser.

LES REVUES. — La *Grande Revue* (Sommaire du numéro du 10 février) : Edgar Poe, « Sépulture prématurée » ; Charles Humbert, « Notre Marine : Le mal et le remède » ; Emile Verhaeren, « Persée » ; Georges Lecomte, « Heures de Berlin » ; II, Victor Marguerite, le *Talion* (fin) ; Maurice Bellon, ingénieur en chef des mines, « Le Juste Salaire » ; Robert Dell, « La Congrès panaméricain » ; Léopold Lacour, « La France moderne » ; André Maurel, « La Campagne romaine » ; Ernest Tissot, « Cinnus, de Pierre Corneille ».

A travers la quinzaine : Yves Scantler, « Edgar Poe » ; Ch. du Bus, « Peinture de cercle » ; J. Ernest-Charles, « La Vie littéraire » ; Jacques Copelan, « La Vie théâtrale » ; Louis Laloy, « La Musique » ; Pierre Hepp, « Les Expositions » ; Pierre Baudin, ancien ministre, « La Politique ».

A L'INSTITUT
ACADÉMIE FRANÇAISE

La nouvelle commission de lecture de l'Académie française, composée du bureau de la compagnie et de MM. Ribot, Henry Houssaye, le marquis de Ségur, Barbois et Jules Claretie, a entendu hier les discours de MM. Jean Richépin et Maurice Barrès, qui seront prononcés jeudi prochain sous la Coupole.

Alfred Capus, Brieux, de Porto-Riche et Emile Bergerat.

M. Thureau-Dangin a lu ensuite à ses collègues une lettre par laquelle l'émminent poète Stéphen Liégeux déclare être candidat uniquement au fauteuil du cardinal Mathieu.

L'Académie a demandé au Président de la République audience pour lui présenter, selon l'usage, les deux derniers de ses membres « reçus », MM. Francis Chalmes et Henri Poincaré.

Une démarche semblable sera faite, dans quelques semaines seulement, pour la présentation à M. Fallières de M. Jean Richépin.

Ch. Dauzats.

Lettres d'une vieille Dame

Meubles de famille

Ah ! petite, que tu m'as fâchée ! Je t'aurais mise en morceaux, si tu avais été la quand j'ai reçu ta lettre. Vous voilà bien, les jeunes filles d'aujourd'hui ! Incapables de sentir le charme des choses démodées, toutes prêtes, toutes à jeter au feu tout ce qui n'est pas du dernier bateau, du bateau, passe-moi l'expression, que vous racontez les esthétiques de *five o'clock*. Et tu emboites le pas, toi, à ces faiseurs ! Sache bien, une fois pour toutes, que je ne le tolérerai pas.

Donc, te voilà inquiète, très inquiète, distu, de savoir ce que tu feras « de ce tas de meubles et de bibelots de famille, qui ne sont pas encore anciens, qui ne sont que vieillots, pompiers, coco, pitoyablement coco et ridicules ». Qu'en faire ? Mais les garder et ne pas en rougir plus que les gens qui ont le cœur bien placé ne rougisseront des manies, des manières de leurs parents, parce qu'elles sont d'un autre temps. Ah ! ça, t'imagines-tu que tes petits enfants ne trouveront pas pompiers, coco, pitoyablement coco et ridicules les mille bibelots dont tu ne t'entoures que parce qu'ils sont à la mode ?

Et puis, les meubles et les objets dont tu ne sais quoi faire et dont tu voudrais bien être débarrassée, je les connais. Quelques-uns sont adorables, comme ce mobilier de boudoir de la Restauration, qui appartenait à ta grand-mère. Comment peux-tu être insensible à l'agrément suranné de ce gothique à filets de marqueterie, si expressif du goût d'une époque ? Mais, dans vingt ans, sinon plus tôt, cela vaudra de l'or !

Certains meubles, aussi, du temps de Louis-Philippe, me ravissent par ce qu'ils évoquent à mes yeux de notre passé familial. Conserve-les, te l'en supplie ; dans ton intérieur tout moderne, tout nouveau, dans ton jeune ménage, ils vont apporter comme un parfum traditionnel ; ils relèveront hier à demain. De plus, ils sont accoutumés aux gestes, aux façons de vivre, à la tournure d'esprit que l'on se transmet de génération en génération dans les familles bourgeoises ; ils sont comme le complément de ces albums de photographies d'autrefois que l'on feuillette, le soir, entre intimes, sous la lampe.

Ce mot : familles bourgeoises te révolte sans doute ! Mais, mes pauvres petites, vous à qui ce mot fait l'effet d'une offense, vous êtes plus bourgeoises, dans le mauvais sens, que ne l'étaient vos aïeules... et vous n'avez pas leurs vertus. Elles étaient sentimentales et passionnées, elles ont fait l'être, comme vous ne savez plus l'être, et cependant, elles ne dédaignaient pas de rester de paisibles ménagères. Elles étaient des romanesques mais point des détraquées. Va revoir au Louvre comme Ingres les « nantes », étudie leurs mains sèches, elles n'avaient pas honte de la charpie. Vous devriez bien, à certains égards, tâcher de leur ressembler.

Donc, tu vas me conserver pieusement tous ces souvenirs et leur réserver, dans ton installation, la place qu'ils méritent. Au moins, en pénétrant chez toi, on verra de suite que l'on n'entre pas chez des parvenus. Et si tes amies rient de toi, de tes meubles et de tes bibelots 1830 et 1850, laisse-les rire. Quand c'en sera la mode, elles courront en acheter chez les brocanteurs et les feront passer pour provenant du mobilier de leurs grands-mères.

Delphine.

LES OBSEQUES

COQUELIN CADET

Si les abords de l'église de Suresnes regorgeaient hier matin d'une affluente curieuse et bruyante, c'est une assistance recueillie et vraiment attristée qui entourait le catafalque où avait été placé le corps de Coquelin cadet. De très nombreux Parisiens, malgré le froid, la distance et l'heure matinale, étaient venus dire un dernier adieu à l'ami cher, au camarade ou à l'artiste qui les avait tant fait rire. Aussi de l'église étroite et glacée, un flot débordait-il sur le perron, sous le dais funéraire aux initiales E. C., élevé à l'entrée et jusque dans la petite cour qui débouche sur la rue. Dans celle-ci, la foule grossissait de minute en minute et l'on songeait à ce qu'elle était et si le corps du pauvre Coquelin cadet était parti de son appartement du boulevard Malesherbes. En face de l'église, sur le mur de clôture d'une ancienne école, des habitants du pays avaient loué des places ; des centaines de personnes s'y étaient juchées, avides de voir les célébrités parisiennes autant que la cérémonie. Et, dans la tristesse du ciel gris et humide, leur coquetage et l'agitation de la rue contrastaient avec l'immobilité muette d'une compagnie du 5^e génie, l'arme au pied, prête à rendre les honneurs.

Dans l'église, M. l'abbé Jossier, curé de Suresnes, officiait lui-même. Au cours de la messe (et ceci de par la sollicitude de M. Albert Carré), MM. Vigneau et Guillaumet, de l'Opéra-Comique, ont fait entendre le *Pie Jesu* de Stradella et le *Miserere* de Steeman. M. Piffaretti tenait l'orgue.

M. et Mme Gustave Coquelin et M. Chabert, le fidèle secrétaire de Coquelin cadet, représentaient la famille. (Nous avons dit hier que M. Jean Coquelin, souffrant, ne pourrait assister aux obsèques de son oncle.)

Dans l'assistance : M. d'Estournelles de Constant, représentant M. Dujardin-Beaumetz ; MM. Gaston Menier, sénateur ; Gerault-Richard et Angé, députés ; MM. Isidor Bloch, Jules Claretie, Pedro Gailhard, Albert Carré, Mounet-Sully, Prud'homme, Lolo, M. et Mme Georges Berr, M. et Mme Lévin, M. Duberry, Truffier, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Leitner, Henry Mayer, Delannay, George Grand,

Ravet, Baillet, Alexandre, Grandval, Joliet, Comté, Huguenot, Siblot, Morière, André Brunot, Roussel, Numa, Lafont ; Mmes Bartet, Pierson, Leconte, Piérat, Gényat, Mitzy-Dalti, Provost, Berthe Boyer, Rachel Boyer, Persoons, Suzanne Devoyod, Lynnes, Robine ; MM. André Antoine, Gaston Dreyfus, Adolphe Brisson, Auguste Maillard, Albert Claretie, Alexandre Duval, Galipaux, Georges Thurner, Adrien Vély, Mme Philippi, MM. Kistemaekers, Lemerre, Isola frères, Camille Le Senne, Berr de Turique, Edouard Berr, Alexandre Besson, Amable, Peter Carin, Talmont, Ricou, Léon Jancey, Léo Claretie, Max Deary, Fasquelle, Robert Ganguet, Tristan Bernard, Jean-José Cruppa, Paul Billand, Mme Renée Felyne, MM. Grot-Dancourt, Carbonne, Lagrange, Berthelier, Paul Gault, Dupuy, Hollacher, Juvenet, Vinche, Cécile, Bérard, Péricard, Mlle Faber, MM. Pougaud, Sarrailh, Gaston Bérard, le docteur et Mme Béné-Borde, le docteur Springer, Emile Blavet, Georges Mandel, André Falize.

MM. Marcel Habert, Valette, Abraham Dreyfus, Bertol-Graivil, Max Maury, Schille, Préjelan, Bertin, Mati, Hertz, M. Jean Bernard et Mme Jean Bernard, MM. Laroche, Letombe, Fontanes, de Lagoenne, de Borniol, René Benoist, Victor Meusy, Rambert, Mlle Simone Frévalles, M. Georges Petit, Jules Case et Mme Jules Case, MM. France-Nohain, l'éditeur Stock, Cabaret, Casanova, Fabius de Champville, Emile Blavet, Rohrbach, Mlle Blanche Miroir, MM. Eugène Morand, Fromentin, de La Charlotterie, Etienne, Dejean, Hasselmans, Raffaelli, Mme Thérèse Berton, MM. Malacat, Gariel Nigond, Carest, Saint-Pol, Neveu, d'Hauterive, Johannides, Regnard, Gaston Calmette, Henry Lee, représentant M. et Mme Edmond Rostand, etc., etc.

A l'issue de la cérémonie religieuse, le corps a été transporté sur le char funéraire qui attendait au seuil de la cour. Et pendant que l'on disposait les couronnes de la Comédie-Française, de la Société des auteurs, de l'Association des artistes, des Trente Ans de théâtre, de la ville de Pénance et qu'un maître des cérémonies apportait, épinglées sur un coussin, les décorations préférées de Cadet : la croix d'officier de la Légion d'honneur et la médaille militaire, devant le char funéraire auprès duquel se tenaient M. et Mme Gustave Coquelin, les discours ont commencé.

Il convenait que l'administrateur de la Comédie-Française saluât le premier le comédien qui s'en va, le vice-doyen de la Maison de Molière. M. Jules Claretie a parlé éloquentement :

Pourquoi le théâtre, qui est notre vie, notre fièvre quotidienne, notre joie et notre tristesse, exige-t-il donc que devant un cercueil nous nous inclinons, nous mettons à un lointain image, un décor où un homme en costume de fossoyeur chante une chanson ironique et poignante, tandis que ses vêtements noirs un autre homme tient entre ses doigts un crâne de carton ? C'est un cimetière au bord de la mer, comme celui où Ernest Coquelin ira reposer demain. C'est le cimetière d'Elisabeth et l'homme qui parle — je le vois le présent — est Hamlet, prince de Danemark. Il pleure doucement le feu du roi :

Pauvre Yorick ! Hélas ! Je l'ai connu rieur, toujours prêt, jamais las ! Un esprit si fertile, une verve si drôle !

Et le paysan de Shakespeare qui chantait la chanson dolente et écoutait, appuyé sur sa bêche, l'oraison funèbre du *poor Yorick*, c'était Coquelin cadet — dont il semble que le prince Hamlet ait tracé l'épitaphe :

Un esprit si fertile, une verve si drôle !

Sur le comique, il y avait l'homme, et l'administrateur de la Comédie-Française a trouvé des phrases exquises pour parler du sentimental que fut Cadet :

Messieurs, je ne puis m'empêcher, en retrouvant ici, à Suresnes, Coquelin cadet couché sous ce drap noir et sous des fleurs, de me rappeler qu'il y a trente-sept ans, vingt-trois jours avant la date où nous sommes, le 19 janvier 1871, il gravissait alerte et résolu, suivant le clairon qui sonnait la charge, les côtes qui, si près de nous, mènent au nez-à-nez. C'était un sentimental, ce garde national de vingt ans qui marchait au feu en glissant sous sa capote une lettre d'adieu écrite pour une belle comédienne aujourd'hui morte et qui n'a jamais su que peut-être elle fut pour le soldat improvisé du siège de Paris, soldat de Molière devenu le soldat de la France, ce qu'on appelle un porte-bonheur.

En quelques accents émus, M. Pedro Gailhard, au nom de l'Association des artistes dramatiques, dit le chagrin profond de tous ceux qui avaient connu Cadet. Il rappelle les années de Conservatoire où le défunt et lui voyaient s'élever devant eux, illuminé d'espérance, un avenir sans limites :

La limite, la voilà, s'est écrié M. Gailhard, c'est la mort... Comment ne nous sentirions-nous pas donc profondément remis devant un destin à la fois glorieux et si triste de celui qui fut un comédien hors de pair, un cœur délicieux, un camarade charmant ? Adieu Cadet, mon pauvre Cadet, adieu !

Le sanglot qui terminait le discours de M. Gailhard était si sincère que l'assistance a été émue. A son tour, M. Mounet-Sully a parlé et son discours a fait encore une profonde impression. Après avoir loué, comme il convenait, le talent et le cœur de Coquelin cadet, le grand artiste a eu une péroraison attendrie :

Au travers de tes paupières fermées, tu vois bien des choses qui resteront éternellement voilées aux yeux vivants. Puisse-tu, dans la grande lumière, trouver enfin cette paix que cherchait vainement ton esprit tourmenté, ton cœur anxieux, ton âme têtue, car tu n'as intelligent et bon et tu mérites d'être aimé.

Et tu l'as été de tous ceux qui t'ont bien connu, car au travers de ton masque ils ont vu le sérieux de ton cœur.

Adieu, mon cher vieux camarade, mon ami ! Nous garderons fidèlement ton souvenir jusqu'au moment où nos yeux se fermeront à leur tour.

M. Paul Ferrier a parlé enfin, au nom des Trente Ans de théâtre. Cadet avait été, dès la première heure, un dévoué partisan de l'œuvre, et l'orateur l'a dit en termes excellents :

Coquelin cadet avait présenté, dit-il, dès les débuts de l'œuvre, tout le bien qu'elle portait en soi : les seconds qu'elle distribuait parmi ce monde trop imprévoyant des gens de théâtre, et les représentations populaires qu'elle donnait dans les faubourgs de Paris, représentations dont la recette alimentait sa caisse de secours, en même temps que leur éclat répandait à travers le populaire le goût des hautes œuvres théâtrales, des beaux vers, des nobles émotions, représentations qui seraient « certains soirs, le prolongement de notre cher Théâtre-Français », a dit excellemment l'éminent administrateur général de ce Théâtre-Français, toujours si bienveillant et si favorable à l'œuvre dont Cadet fut un des premiers et des meilleurs apôtres.

A entendre ainsi louer le défunt, l'assistance oubliait le froid et le ciel mélancolique.

colique d'où tombait une pénitente humide. Et quand, après le discours de M. Paul Ferrier, le maître des cérémonies s'est incliné devant M. Gustave Coquelin brisé d'émotion, devant l'assistance et à dit : « Messieurs, la cérémonie est terminée », les amis qui entouraient le char funéraire sont partis comme à regret. Paris les appelait de nouveau ; mais ils furent restés volontiers quelques instants de plus à côté du mort.

Pendant que la foule s'écoulait, le cercueil a été descendu du char funéraire, placé dans un fourgon des pompes funèbres, qui est parti vers la gare de Suresnes pour être dirigé vers la gare du Nord. De là il partira pour Boulogne-sur-Mer, où, aujourd'hui, Coquelin cadet sera inhumé à côté de sa mère, dans le cimetière familial. Que la terre du sol où il repose enfin dans la grande paix qu'il mérita...

Serge Basset.

JOURNAUX ET REVUES

Nonchalance

Depuis que nos députés gagnent quinze mille francs au lieu de neuf mille, ne disons pas qu'ils travaillent davantage ; non, ne le disons pas. Mais, quelquefois, ils éprouvent un petit scrupule... Un tout petit scrupule, et qui se manifeste comme ceci : soudain, et sans être le moins du monde priés de le faire, ces braves gens annoncent qu'ils tiendront une séance du matin. Quel empressement ! que de zèle !

Aussitôt, leur conscience est tranquille. Exemple. Ils avaient résolu de tenir une séance hier matin : et l'on discutait de l'annistie.

Donc, hier matin, dès neuf heures, s'étant levé tôt, s'étant mis en habit dès l'aube, le respectable M. Brisson président.

Il ne présidait pas grand-chose ; il présidait une assemblée de deux personnes. Il n'y avait, à la Chambre, en effet, avec le président, que le ministre qui intéressait la question et le rapporteur du projet. C'est tout !

Aussi les *Débats* disent-ils que ces séances du matin sont « le déshonneur du Parlement ». Elles prouvent, en tout cas, qu'elles tendraient à prouver que nos députés font de grand cœur la grasse matinée. C'est leur droit ; et même, c'est leur devoir, si, dûment reposés par un sage sommeil, ils ont ensuite l'esprit mieux appliqué au bien public. Mais alors, il ne faut pas se vanter de tenir des séances du matin, voilà tout !

Il est, remarquant les *Débats*, convenu que la Chambre est toujours en nombre pour délibérer. Tout de même, s'il n'y a personne, la délibération ?

Ces messieurs ne sont arrivés, hier, que sur les dix heures. Et, même alors, on ne vit au Palais-Bourbon qu'une centaine de députés. Nous en nourrissons bien davantage !

Et c'est choquant, pour le contribuable. Invitons la démocratie à se méfier. Le jour où il ne viendrait plus, régulièrement, à la Chambre qu'un seul député, ce personnage prendrait, dans le pays, une situation prépondérante et quasi monarchique. Le Parlement abouissant à restaurer le pouvoir d'un seul, c'est redoutable. Si la gauche ne se méfie pas, quelle légèreté !

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Le Gaulois :

Puisqu'avant raison M. Clemenceau a résolu d'exclure de l'annistie les antimilitaristes, on comprend malaisément qu'il ait montré la même rigueur aux catholiques, dont le seul crime fut de défendre leurs prêtres et leurs églises.

Les grévistes de Draveil sont peut-être intéressants, mais quand on compare leurs actes à ceux de nos amis, on ne demande pas quel singulier aberration de jugement on aboutit à, tandis que l'on condamne les autres.

On est moins coupable, paraît-il, lorsqu'on assume les soldats que lorsqu'on refuse d'en lever les portes de la sacristie à celui qui est officiellement chargé d'inventorier les biens ecclésiastiques !

L'humanité, sous la signature de M. Jaurès :

La République réformatrice aurait eu besoin du prolétariat pour imposer au Sénat, par une agitation féconde, le vote de l'impôt sur le revenu que les habiles de la réaction sénatoriale s'efforcent de mutiler de l'impôt complétement.

Elle en aurait eu besoin pour imposer au Sénat le vote des retraites ouvrières et paysannes qui ne soient pas une dérision. Nos grands hommes d'Etat ont préféré condamner le prolétariat à protester encore, à protester toujours. Et ils ont fait une annistie tronquée qui ne résout rien.

La Lanterne, sous la signature de M. Paul Boncour, député :

M. Paul Boncour estime qu'il y a « trop d'annisties » :

La République n'a pas à accorder de clémence, mais à garantir la justice. Assez d'annisties, de grâces, de remises d'amendes, de remise de peines. Faisons des lois telles qu'elles n'aient pas besoin d'être corrigées par l'arbitraire du sonnet, qu'il soit une fête ou à six cents, qu'il soit roi ou qu'il soit parlement.

Surtout gardons-nous de borner notre effort à éloigner par l'annistie la solution de problèmes graves qui doivent être notre incessante préoccupation. Amnistier les grévistes est bien. Faire en sorte que le droit de grève organisé et justifié ne dégénère pas fatalement en émeute, serait mieux.

Paris-Journal, sous la signature de M. l'abbé Lemire :

M. l'abbé Lemire a déposé une proposition qui rend plus facile le mariage :

Ma proposition s'inspire de cette idée que les parents ne sont pas les propriétaires de leurs enfants, que le mariage est un acte personnel et un droit naturel, et qu'il est bon de le présenter comme tel à la réflexion et à la conscience.

Le Code, plus préoccupé des intérêts de la famille d'hier — de son avenir et de son nom, enveloppe et décore de son aile sociale, en vue des droits de la famille de demain, avait fait dépendre outre mesure celle-ci de celle-là.

ECHOS & NOUVELLES

Le Petit Parisien :

On annonce le décès à Versailles, à l'âge de soixante-seize ans, de M. Placide-Xavier Métral. Le vieillard, qui habitait depuis de longues années dans cette ville, 10, rue Neuve, était le doyen des curassiers de Reichswehr.

Ses états de service méritaient d'être signalés : maréchal des logis au 8^e curassiers au moment où éclata la guerre franco-allemande, M. Métral était, depuis 1890, titulaire de la médaille militaire.

Le père de ce vieux brave avait fait partie de la première promotion de la médaille militaire.

Le Petit Journal :

De Vienne.

A Kirschwarad, en Hongrie, on vient d'arrêter un garde-barrière par trop ingénieux.

Comme il était chargé de signaler, tous les soirs à minuit, le passage d'un train, il avait confectionné un mannequin recouvert d'un capuchon et tenant une lanterne à la main, qu'il avait mis à sa place.

Pendant ce temps, il ronflait tranquillement dans son lit.

Le Journal :

De Londres.

On télégraphie de Belgrade au *Daily Express* qu'une accorde du théâtre National, Mme Maria Milutinovich, a cravaché une critique dramatique, dans une des principales rues de la ville.

Dans un article, la critique avait écrit que Mme Milutinovich était trop lourde et de mouvements trop lents pour la scène.

Après avoir donné cette preuve d'agilité, l'actrice a été félicitée par ses amis.

LE MONDE RELIGIEUX

Le Couvent des Oiseaux

UNE CONFÉRENCE DU P. TERRADE

Le P. Terrade a donné mercredi à l'Athénée-Saint-Germain une exquise conférence de « Souvenirs sur le couvent des Oiseaux ». L'auditoire, composé surtout de femmes, était extrêmement nombreux et distingué. J'imagine qu'il s'y rencontrait beaucoup d'anciennes élèves de la célèbre maison qui va tomber au premier jour sous

laquelle Louis Veuillot raconte la première communion de sa fille Agnès à la comtesse de Piray — le confesseur nous a fait une émotion cette belle page de la lettre écrite — témoigne d'autant de tendresse que de foi.

Béranger aussi, le chansonnier des « Hommes noirs », est venu aux Oiseaux. Il y avait d'ailleurs une seule religieuse et qui ne cessait de prier pour la conversion de son frère. Elle l'obtint. Le P. Terrade nous cite cette courte mais suggestive oraison de Béranger à son lit de mort : « Mon Dieu, vous si grand, moi si petit, ayez pitié de moi. »

Et maintenant le couvent des Oiseaux, où dorment tant de souvenirs qui appartiennent vraiment à l'histoire, est à la veille de disparaître. Ressuscitez-le, dit-il, jour ? Oui, affirme le P. Terrade. Et le vénérable religieux lui applique, ainsi d'ailleurs qu'à bien d'autres institutions, la tempête emportée, cette inscription qu'il a relevée sur la pierre tombale d'Ernestine de Barante, un nom qui figure avec honneur sur le livre d'or des filles de Notre-Dame : *In spem resurrectionis*.

Julien de Narfon.

Sermon de charité. — Mgr Cantel, évêque d'Oran, prêchera dimanche prochain à trois heures, à Saint-Philippe du Roule, un sermon de charité en faveur des œuvres de son diocèse, et spécialement pour la construction de sa cathédrale.

Nous pouvons ajouter que Sa Grandeur donnera des détails très intéressants sur la situation religieuse de l'Algérie et ce qui en résulte au point de vue du prestige comme aussi des intérêts de la France dans notre grande colonie.

Mgr Cantel quittera lui-même après le sermon.

Pour Jeanne d'Arc. — Mgr Henri Debout, évêque de Saint-Philippe du Roule, un sermon de charité en faveur des œuvres de son diocèse, et spécialement pour la construction de sa cathédrale.

Nous pouvons ajouter que Sa Grandeur donnera des détails très intéressants sur la situation religieuse de l'Algérie et ce qui en résulte au point de vue du prestige comme aussi des intérêts de la France dans notre grande colonie.

Mgr Cantel quittera lui-même après le sermon.

La santé de Mgr Dizen. — Mgr Dizen, évêque d'Ambiens, est assez sérieusement indisposé pour que les médecins lui imposent pour plusieurs semaines un repos absolu, encore bien que son état ne présente aucun danger. Le vénérable prélat est en pleine convalescence.

Les prêtres et les fidèles du diocèse, où Mgr Dizen n'est pas moins aimé que vénéré, feront les vœux les plus ardents pour le prompt rétablissement d'une santé si précieuse à l'Eglise de France. — J. de N.

Le marquis de Saint-Yves d'Alveydre

Hier matin on a enterré au cimetière de Notre-Dame de Versailles, dans l'appareil le plus simple et en la seule présence de quelques intimes, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre. Il était mort subitement vendredi dernier, à Paris, d'une congestion cérébrale. Il s'en va sans bruit comme il a voulu vivre. Philosophe, historien religieux, théoricien sociologue et poète à ses heures, le marquis de Saint-Yves a toujours montré une profonde aversion pour tout bruit qu'on pouvait faire autour de sa personne. Hormis un certain nombre d'œcologistes et de théosophes qui le tenaient pour un de leurs maîtres les plus savants et les plus vénéralés, il n'était connu que d'un petit cercle d'amis.

Celles de ses œuvres qui ont été publiées, la *Mission actuelle des souverains*, la *Mission actuelle des ouvriers* et la *Mission actuelle des Juifs*, œuvres de haute sociologie, peu accessibles et où il préconise l'établissement d'un gouvernement idéal qu'il appelle : la « Synarchie », n'étaient pas faites, il est vrai, pour populariser son nom.

Quant à ses poèmes, dont quelques-uns, disent des amis dignes de foi, sont d'un très grand poète, c'est seulement maintenant qu'ils vont être publiés. Le marquis de Saint-Yves en avait réuni quelques-uns en volume sous le titre de *Testament lyrique*, vers 1877, mais par un caprice inexplicable, au moment de l'apparition du livre, il le retira de la circulation, se contentant d'en distribuer quelques exemplaires à ses plus intimes amis et déclarant qu'il ne serait livré au public qu'après sa mort.

Alexandre Saint-Yves, né en 1842 de parents bretons, fut élevé par l'un des fondateurs de la colonie de Mettray, Auguste de Metz, conseiller à la Cour de Paris, et membre de l'Institut. Il se prépara à devenir médecin-major dans la marine.

Au moment où son départ était dé-

cidé, où il allait signer ses engagements, le se reprit. La perte de sa liberté l'effraya. Il a dit depuis que le présentiment d'un devoir supérieur l'avait entraîné ailleurs. Il se rendit alors à Jersey où il se lia avec Victor Hugo et les autres Français proscrits. Après un court séjour, il alla à Londres où pour gagner sa vie il donna des leçons. Tous ses loisirs étaient employés à poursuivre dans les bibliothèques ses études sur l'histoire des religions en rapport avec l'état social. En 1870, la guerre le ramena en France. Il s'engagea et fut blessé au plateau d'Avron.

Quelques années plus tard, il fit la connaissance de la comtesse Keller, nièce d'Honoré de Balzac, qui le proclama un génie méconnu, et l'épousa. Dès lors, à l'abri des besoins matériels, il se mit avec acharnement à mettre en ordre ses notes, à exprimer en même temps ses idées personnelles, et c'est de cet énorme travail que sont sorties les *Missions*.

La publication n'en était pas terminée quand sa femme, qui avait été le soutien de son infatigable et féconde activité, mourut. Le chagrin qu'il en ressentit lui tel qu'il se retira dans une retraite profonde dont rien, depuis, ni personne ne put le faire sortir.

Le marquis de Saint-Yves, chevalier de la Légion d'honneur, était le beau-père du général Keller, tué en Mandchourie, et de M. Lopoukhine, ex-directeur de la police russe.

Léonce Lavigne.

Le Tremblement de terre

Souscription nationale

EN FRANCE

DIX-SEPTIÈME LISTE

Syndicat de la Presse parisienne :

La Dépêche de Toulouse (5 ^e liste)	5.000
Le Figaro	4.838 85
Le Temps (19 ^e liste)	3.738 90
Le Petit Parisien	548 80
La Mutille de la Presse mont-pellérinaise	3.407 30
Le Journal	416 95
Le Journal des Débats	94
L'Éclair	45
Souscription faite à la Sorbonne par la salle de réunions des étudiants en sciences	400
Société amicale de Houilles (Seine-et-Oise)	120
Syndicat de la Presse républicaine périodique	400
Maison Elot, Mignot et Cie	400
Anonyme	40
G. M.	50
La Revue forestière	40
Total de la 17 ^e liste	18.589 80

Le Gala des Théâtres de Paris

Nous avons annoncé que l'un des « clous » de la matinée de gala organisée par l'Association des directeurs de théâtre de Paris, au bénéfice des victimes de la Sicile et de la Calabre, le 27 février, au Châtelet, figurerait *Craïnqueville*, avec une représentation unique. Nous, pouvons aujourd'hui donner cette distribution, sans précédent dans les annales du théâtre. Tous les rôles seront tenus par des artistes célèbres et la figuration par les directeurs de théâtre qui ont voulu donner de leur personne pour cette matinée de bienfaisance.

Craïnqueville, pièce en trois tableaux, de M. Anatole France, de l'Académie française. Distribution :

Madame Bayard	Mmes Daynes-Grossat
Madame Laure	Andrée Mégard
La souris	Eve Lavallière
Une comtesse	Juliette Darcourt
Une ouvrière	Dierle
Le coiffeur	B. Donaghe
Craïnqueville	MM. Lucien Guinry
L'agent 121	Félix Huguenot
Le Président	André Antoine
L'agent 64	Gémier
Le docteur	Lérand
Le charretier, l'homme	Germain
Le camelot	Galipaux
Maître	Pierre Magnier
Maitre Lemerle	Gaston Dubosc
Le marchand de marrons	Bernard
L'hermite	Victor Bouchez
Premier assesseur	Porel
Deuxième assesseur	Albert Carré
Un homme	Samuel
Le teinturier	Alphonse Franck
L'huissier	Peter Carin
Le marchand de vin	Georges Rolle
	Deplay

Les fauteuils d'orchestre et de balcon, les baignoires et les loges sont en location dans tous les théâtres de Paris, et les places à partir de la première galerie sont centralisées au théâtre du Châtelet.

qui a, à cet effet, ouvert un bureau spécial de location.

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

MM. le vicomte Emmanuel d'Harcourt, le vicomte de Nantois, le colonel Meaux-Saint-Marcel et le docteur Bouloumié, membres de la commission permanente de secours aux sinistrés italiens, se sont réunis hier, rue Malignon, pour prendre une décision relative à la répartition d'un reliquat de 28.000 fr., mis à la disposition de la Croix-Rouge par le Syndicat de la Presse.

M. de Nantois venait de recevoir de M. Barrère, notre ambassadeur en Italie, une lettre qu'il s'est empressé de communiquer à ses collègues et qui était ainsi conçue :

J'ai eu l'honneur de transmettre à S. M. le Roi pour l'Œuvre nationale de patronage aux orphelins sinistrés la somme de 10.000 francs que la Croix-Rouge française a désiré affecter à cette destination.

En vous remerciant mes remerciements pour cet envoi, je m'empresse de vous communiquer la lettre que je viens de recevoir de M. le duc d'Ascoli, gentilhomme du service de Sa Majesté.

BARRÈRE.

Dans sa lettre à notre ambassadeur, le duc d'Ascoli déclare que la Reine a été fort touchée de recevoir la généreuse offre de la Croix-Rouge française pour l'Œuvre des Orphelins.

C'est là, ajoute-t-il, un nouvel et insigne témoignage de l'élan de charité et de solidarité de la nation française, et il a eu de Sa Majesté la considération la plus reconnaissante. En vous informant que la somme a été aussitôt versée à ladite œuvre, je prie Votre Excellence de vouloir bien transmettre à la Croix-Rouge française les vifs remerciements que mon auguste souverain lui adresse.

D'autre part, le général Mazza, commandant en chef du 12^e corps d'armée italien et lieutenant du Roi dans les pays sinistrés, remercie la Croix-Rouge d'un important envoi de vivres.

Je ne puis, dit-il, vous exprimer assez de reconnaissance pour votre œuvre généreuse et humanitaire en faveur de nos infortunés compatriotes.

Tandis que cette lettre arrivait de Messine, les généraux Mazzetti et Marazzo envoyaient de Reggio et de Palmi de semblables témoignages de reconnaissance.

La commission de secours a ensuite décidé d'envoyer sans retard, sur les 28.000 francs de reliquat des fonds de la presse, 10.000 francs à notre consul à Palerme, M. Engelhard, qui répartira cette somme comme il conviendra ; 10.000 francs à M. Dumontet et 8.000 francs au correspondant de Catane, dans le même but.

Il reste actuellement en caisse une cinquantaine de mille francs appartenant aux trois sociétés de la Croix-Rouge.

Enfin, par les soins de M. de Nantois, un wagon de matériel envoyé par les comités de Croix-Rouge des départements a été dirigé sur Marseille et fera route aujourd'hui pour Naples.

Ch. D.

LA JOURNÉE

Conseil des ministres : A l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

Le Parlement : A la Chambre, suite de l'annexion.

Obsèques : M. Robert Charlie, trésorier de l'Association des journalistes parisiens (réunion, 22 bis, avenue de Wagram, midi) inhumation au Père-Lachaise. — Le baron de Hoffmann (église anglaise, avenue de l'Alma). — M. Léon Lorois, ancien député (Saint-Pierre de Chaillot, 10 heures). — M. Edmond-Gontran Lacoste (Saint-Ferdinand des Ternes, 10 heures).

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Hemmer : l'Organisation des églises et les Lettres pastorales (2 h. 1/2). — M. Dimier : le Style et le Caractère dans les différents genres de peinture. — Van Dyck et Holbein (3 h. 3/4). — M. Roussel : la Religion védique (5 h. 1/4). — M. Boissard : Résultats et avenir des différentes formes de la concurrence (8 h. 1/2).

École des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Romain Rolland : l'Époque de Laurent de Médicis (4 h. 1/4). — M. Ed. Seligman : l'Organisation judiciaire (4 h. 1/4). — M. R. Allier : la Question religieuse aux colonies (5 h. 1/2). — M. de Hevesy : les Arts au quinzième siècle en Hongrie (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente : M. Martin-Saint-Léon : les Associations professionnelles de 1791 à 1884 (4 h. 1/2). — M. Agache : les Causes so-

ciales de l'art en Égypte et en Chaldée (5 h. 1/2).

Cercle du Luxembourg, 18, rue du Luxembourg : M. F. de Vathaire : le Retour à la terre (3 heures).

M. Hamon : le Théâtre de Bernard Shaw (Sorbonne, amphithéâtre Michelet, 10 h. 1/2 du matin). — M. le commandant Perreux : l'Alphonse historique et militaire (21, rue du Vieux-Colombier, 4 h. 1/2). — M. Jacques Flach, professeur au Collège de France : « Sully » (14, rue de Trévise, 5 heures). — M. le docteur Marie : « Phénomènes d'anesthésie spontanée constatés sur des blessés de Messine » (hôtel Continental). — M. Robert Facque : la Séparation de l'État et de l'École (100 et 101, rue de la Harpe). — M. le docteur Bouloumié : les Sinistrés et les Sinistrés de la Sicile et de la Calabre (49, boulevard Montparnasse, 4 h. 1/4).

Informations

Pour les commerçants. — Les récents événements politiques qui se sont déroulés en Turquie ont montré les débouchés considérables qui sont ouverts au commerce d'exportation français, si négligé jusqu'à ce jour.

Dans le but d'en favoriser le développement, le consul général de Turquie à Paris a l'honneur de porter à la connaissance des commerçants et industriels français et ottomans qu'il les recevra tous les mercredis, de trois à cinq heures, pour tous renseignements pouvant les intéresser, au consulat ottoman, transféré 3, rue Mérimée (10^e arr.).

Attaché militaire. — Le capitaine Berlin, du 105^e d'infanterie, stagiaire à l'état-major de l'armée, est nommé au poste d'attaché à l'ambassade de la République française au Japon.

Congrès. — Le maire de Vichy, président de la commission exécutive du congrès des stations françaises, tenu à Paris en 1905, prévient MM. les représentants de la presse qui désirent assister aux séances du congrès du 16 et 17 février 1909, qu'ils seront admis dans la salle des séances, 84, rue de Grenelle, Société d'horticulture, salle n° 2, à deux heures du soir pour le premier jour, sur justification de leur titre, à raison d'un rédacteur par journal.

Une conférence. — Séance très intéressante hier, à la salle Berlitz, où, devant un auditoire choisi, M. H. Belloc, membre du Parlement, a fait une conférence sur « le Village anglais ».

M. Belloc s'est efforcé de démontrer que la ville anglaise de l'époque moderne n'est presque tout entière sur les institutions anciennes du village anglais. Pas plus que l'agriculteur n'est propriétaire du sol qu'il travaille, le citadin ne possède le terrain où la maison où il demeure. Le seigneur du village, le squire, en est aussi le magistrat, comme au moyen âge, et rend la justice d'après sa conscience.

Il en est ainsi dans les villes où la justice ne dépend pas absolument des lois, mais de l'interprétation que lui donne le juge qui les applique.

L'orateur a su tirer de ce sujet philosophique et social une conférence très intéressante, et le public ne lui a pas ménagé ses applaudissements.

Réunions. — Hier soir, au restaurant Marguery, l'Association amicale du Lycée Michelet donnait son banquet annuel, sous la présidence du « camarade » Maurice Donnay.

Le lycée de Vannes n'avait jamais été représenté à l'Académie Française, avant que M. Maurice Donnay y entrât, aussi un très grand nombre d'anciens élèves avaient-ils tenu à venir saluer le président d'hier, et la réunion a eu, grâce à cette circonstance heureuse, un éclat exceptionnel.

Allocutions très applaudies : de M. Morlet, l'ancien professeur de l'école Michelet, d'aujourd'hui professeur au lycée Montaigne ; de MM. Paul Labbé, président, et Dufourmantelle, trésorier de l'Association ; Gérard Ruffé ; et enfin de M. Maurice Donnay lui-même, dont le petit discours fut la joie et le régal de cette brillante réunion.

Maurice Donnay sut mettre en cette improvisation — si simplement ! — le meilleur de lui-même, énormément d'esprit, une bonhomie exquise, et même un peu d'émotion — juste assez pour prouver à ses camarades que la gloire de l'écrivain a laissé intacte en lui la gentille sensibilité du potache, et que le présent n'empêche pas qu'il ne se souvienne avec reconnaissance du passé. Il a parlé de ce passé en bon camarade, en homme de cœur, en poète... On l'a acclamé !

Sports d'hiver au Lioran. — La région du Lioran (Cantal), qui est déjà si connue pour l'importance de son Villégiature, devient de plus en plus en faveur pour la pratique des sports d'hiver.

Pour les fêtes du Carnaval, une Société fondée à Aurillac et Murat, le Ski-Club du Lioran, prépare de grandes excursions et un concours de ski. Enfin la section de Paris du Club-Alpin a choisi le Cantal comme but de son excursion des jours gras (21-24 février).

Diverses facilités sont prévues à cette occasion, en particulier une ouverture partielle de l'hôtel des Touristes, appartenant à la Compagnie d'Orléans et située en face de la gare même du Lioran (1.453 mètres d'altitude).

L'honneur du vieux Chancelier. Cela s'appelle des *Bismarcksaalen*.

La femme d'un industriel de Düsseldorf me raconte qu'un jour son mari revint à la maison les yeux mouillés, le nez rouge, avec un air d'émotion qu'elle ne lui avait jamais vu. Elle se précipita au-devant de lui, saisie de peur :

— Qu'as-tu ? lui demande-t-elle tremblante.

Et l'autre lui répond, en fondant en larmes :

— Je viens de voir Bismarck.

A la mort du vieux Empereur on s'était demandé, à la cour de Prusse, comment se comporteraient les souverains confédérés. L'incertitude ne fut pas de longue durée. Arriva une telle quantité de marques de sympathie, que cela équivalut, pour la solidité de l'Empire, à dix batailles rangées gagnées contre la France.

Pourtant, j'ai recueilli des propos non seulement favorables à la constitution de l'Empire, mais encore sympathiques à l'influence prussienne. J'ai noté cette opinion d'un médecin de Munich :

— C'est un bonheur pour nous d'être influencés par la Prusse. Elle nous a apporté la discipline, l'esprit de suite, l'intelligence, le sérieux que nous n'avons pas. Notre supériorité à nous, c'est le cœur, le sentiment, l'instinct artistique ; les Prussiens sont la raison, l'intelligence, le *Verstand*. Certes, nous ne sympathisons pas de caractère ni d'humeur avec eux, mais il n'y a pas plus d'antipathie réelle entre nous qu'entre les habitants de la Picardie et ceux de la Provence, par exemple.

A Wurzburg, en Franconie, je visitais la ville en compagnie d'un aristocrate de vieille famille franconienne. Il me montrait, sur les hauteurs, la citadelle du Marienberg, et me disait :

— Les Prussiens l'ont bombardée en 1866. Je saisis la balle au bond, me figurant

Nouvelles Diverses

LA MORT DE CATULLE MENDÈS

Nous avons dit hier que le parquet de Versailles avait reçu un lettre anonyme affirmant que M. Catulle Mendès avait été victime d'un crime, et qu'une enquête avait été immédiatement prescrite.

Il résulte des constatations minutieuses du commissaire de police, M. Carrette, que la « portière du compartiment pouvait s'ouvrir assez largement pour laisser passer une personne même de forte corpulence » et que M. Catulle Mendès se sera réveillé dans le dernier tunnel qui débouche sur la gare, et se croyant arrivé se sera jeté hors du wagon.

« Le compartiment où se trouvait le poète ne portait pas traces de lutte. M. Mendès était en habit de soirée, et aucune pièce ne se trouvait dérangée. Le plastron et la cravate étaient intacts et le visage ne portait ni contusions ni égratignures. »

Aucun doute ne peut donc subsister et M. Catulle Mendès est bien mort victime d'un accident.

APRÈS LE COURS DE M. TRIALAMAS

M. Larcher a été chargé par le Parquet d'ouvrir une instruction contre MM. Lheureux, Georges et Gaston Vasselot de Régny, arrêtés à l'intérieur du ministère de la justice et inculpés de violation de domicile, coups, violences et outrages aux agents.

Le magistrat s'est rendu au ministère de la justice. Il a constaté qu'un réverbère de l'entrée du ministère était cassé, qu'une guirlande avait été démolie et que vingt-quatre carreaux des fenêtres du rez-de-chaussée avaient été brisés. Il a entendu M. Callet, concierge du ministère, qui s'est plaint d'avoir été frappé par les manifestants ; le chef du service intérieur, M. Strader, qui a eu à réprimer les excès des manifestants avec des lances d'incendie ; un maître d'hôtel, M. Seangy, et un expéditionnaire, M. Glise.

M. Joseph Ménard a été choisi comme avocat des frères Vasselot de Régny.

Les autres manifestants arrêtés comparaitront aujourd'hui à l'audience des flagrant délits.

UN ENGIN RUE ORTILA

On a trouvé hier matin, 80, rue Orfila, sous l'angle de la porte cochère de l'usine Sichen, une boîte en fer-blanc remplie de poudre, de clous et de cartouches de revolver. Un tube en verre plongait au milieu de la boîte et contenait de l'acide sulfurique.

Cet engin a été envoyé au laboratoire municipal, et M. Guichard, chef de la brigade des recherches, a ouvert une enquête.

LE HOMME

Les charmes d'une installation confortable ne sont jamais mieux appréciées que pendant les mois d'hiver froids et pluvieux ; c'est l'époque de l'année où les Parisiens s'ingénient à embellir leur logis. Aussi ne manqueront-elles pas de visiter l'exposition de mobiliers complets par milliers, organisée aux Grands Magasins Dufayel, qui leur offre d'innombrables ressources. Elles pourront en même temps profiter des nombreuses attractions offertes au public. Concert, cinématographe.

SUICIDE

M. Li-Mouchen, un étudiant en droit, fils d'un mandarin chinois, s'est suicidé, dans un accès de nostalgie, en se jetant du troisième étage par la fenêtre de sa chambre, 9, rue Victor-Cousin.

PERQUISITION DANS UN CERCLE MIXTE
M. Soulières, chef de la brigade des jeux, s'est rendu hier 59 bis, rue Pigalle. Il a trouvé dans la salle cinq femmes et trois hommes qui jouaient au poker.
Enjeux et mobilier ont été saisis.

LA SANTÉ PUBLIQUE

La statistique municipale a compté, cette semaine, 1.434 décès, au lieu de 1.438 pendant la semaine précédente et de 1.006, moyenne ordinaire de la saison.
La scarlatine continue à être très prévalente, mais elle ne cause que peu de décès. On a enregistré 1.090 naissances.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Tempête

Cherbourg. — Une violente tempête du nord règne sur les côtes, suspendant toute la navigation.

Le croiseur Du Chayla et le transport *Isère* ont dû retarder leur départ.

De nombreux voiliers et vapeurs relâchent en rade. Les barques de pêche ne peuvent pas sortir.

Usine incendiée

Besançon. — L'explosion d'un réservoir de benzine a provoqué hier soir la destruction complète par le feu de l'usine de M. Guenot, monteur de boîtes de montres à Damprichard.

Plusieurs ouvriers ont été grièvement brûlés ; l'un a la colonne vertébrale brisée, d'autres sont blessés.

découvrir la quelque sentiment de rancoeur persistante :

— Eh bien ! fils-je, ce souvenir ne vous donne-t-il pas un peu d'amertume ?

— Oh ! non, répondit le vieux gentilhomme d'un ton très simple, c'est fini tout cela, la paix est faite, nous sommes tous des Allemands, à présent.

Il ajoutait bien :

— Le Prussien, blagueur et vantard, nous dédaigne, nous autres Bavares. Mais nous lui devons beaucoup, il a secouru notre inertie. Depuis, nous l'avons, il est vrai, rattrapé, et même, au point de vue militaire, nos officiers sont plus instruits que ceux de Prusse, desquels on n'exige que huit années d'études, quand ici il en faut neuf.

Mais il en revenait toujours à l'influence prussienne et à son utilité. Et je compris là aussi que si les classes moyennes qui ignorent tout de la Prusse, conservent au fond de l'âme, comme nous Provençaux ou comme nos Bretons, le goût exclusif de la province natale, les classes aristocratiques, plus au courant des choses, ont abandonné tout esprit particulier.

La Bavière entraînée vers l'Autriche, c'est aussi un thème courant et facile à mettre en musique. N'a-t-on pas dit, en effet, que c'est le *tied* qui fera tomber la dernière barrière entre la Bavière et l'Autriche ? Mais je n'y crois pas non plus, du moins pour longtemps. On prétend que le fils du Régent, le prince Ludwig, avait autrefois caressé ce rêve d'une Allemagne du Sud forte, alliée à l'Autriche. Il est certain qu'il n'y pense plus. La complexité effroyable du problème a effrayé ce prince pacifique. On lui a montré les difficultés qui surgiraient au premier signe d'une telle ambition. Il accepterait avec plaisir les provinces allemandes et catholiques de l'Autriche, mais pas davantage.

un autre les oreilles arrachées. Deux autres sont dans un état désespéré.

Comptable indélicat

Le Mans. — M. Auguste Turquetil, fondé de pouvoirs du Comptoir d'Escompte de la Sarthe a été arrêté hier soir par ordre du parquet du Mans.

Argus.

AVIS DIVERS

VIGUEUR DES CILS ET DES SOURCILS. — grâce à la SEVE SOURCILIERE qui en arrête la chute, les fait repousser et les brunit. Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

SIROP à l'Acide phénique du Doct. DÉCLAT, contre Grippe, Toux, Rhumes, Influenza, etc.

A la mémoire de Coquelin cadet

« Comédien ? Eh oui, sans doute !

camarade, lorsqu'il lui disait dans le Rire triste :

Etions-nous gais ? Mais non. Toi qui m'as dit :
Que, nuit et jour, errant par les chemins mauvais,
D'une incertitude et terrible magie,
Je ne puis respirer les fleurs et l'air pur,
Sans que le souvenir d'anciens rochers défunts
Ne m'obsède aussitôt comme une nostalgie.

Etions-nous gais ? Mais non. Et le plus triste, hélas !
Le plus navré, le plus malade et le plus las,
Ce n'était pas l'ami dont l'âme était choisie
Pour partir la première au ciel obscur, ni moi,
Nous savions bien, nous deux, que c'était toi,
Et nous bercions ton cœur dans notre fantasme.

Mystérieux, qui rêve en attendant sa proie ?
Sournois, qui se cache et se cache à nos yeux,
A tous ceux dont les bras n'étaient pas assez forts
Pour étouffer ce sphinx atroce, la misère,
Et puis, quand il faut souffrir et rire, ami, souffrons
Et rions, en songeant que nous nous en irons
Pres d'eux, nous deux, nous deux, jamais sous la terre.

Destin ironique ! notre ami gravait, en
devisant, sur ses cahiers de cire : *Harmony* !
— mais de gaieté anglaise — et, lorsque
me voyant, parfois, aussi morose que
lui, il me conseillait de partager cette
devisé, je lui répondais, un jour, par des
vers, au rythme plutôt funèbre, que je
lui dédiais, et qu'il récitait volontiers
d'un ton sincèrement triste, hélas !

Adieu, cher Gadeil au mystérieux sou-
rire, tu resteras dans la mémoire des
amis de la poésie shakespearienne, tel
un souvenir lointain d'azur de ces *lilario*
de Théophile, ancien des comédiens-poètes
de la vieille Angleterre, de Marivaux et
de Musset.

Les rêveurs n'oublieront jamais la
silhouette et ton masque, pareils à ceux
des exquises helléniques, drapés dans
la forme rose avec tant d'harmonie,
derrière les vitrines du musée d'Athènes.

Amis, laissez-moi le souvenir !
Il avait peut-être raison d'être triste ;
et la parole de l'Écriture que notre ami
Robert de Flers rappela hier, sous le
couvert de Bossuet, doit nous faire pleu-
rer deux fois le malheureux.

Jules Truffier,
sociétaire de la Comédie-Française.

LES THÉÂTRES

Théâtre de Monte-Carlo : *Christophe Colomb*, drame lyrique en trois actes, de M. Albert Franchetti.

Christophe Colomb est le second ou-
vrage lyrique de M. Franchetti, qui, après
une Symphonie, d'ailleurs remar-
quable, avait débuté au théâtre par un
grand succès, *Azrael*. Ce fut grâce à
Verdi qu'il écrivit *Christophe Colomb* :
en l'honneur du centenaire de la décou-
verte de l'Amérique, la municipalité de
Gènes avait demandé au musicien d'*Aida*
un opéra de circonstance à la gloire de
l'illustre navigateur génois. Verdi al-
léguait son âge :

— Je ne suis plus assez jeune, dit-il,
pour accepter une commande. Je tra-
vail quand bon me semble, sans pré-
voir la date où j'aurai terminé ce que
j'entreprends. Il m'est impossible de me
laisser enchaîner par la promesse d'être
prêt à une époque déterminée. Mais
voyez Franchetti : de tous les jeunes
compositeurs, il me paraît le plus capa-
ble de mener à bien l'œuvre dont je suis
forcé de décliner l'honneur.

Franchetti, touché de l'affectueux pa-
tronage du vieux maître, accepta, se
mit à la besogne, et écrivit *Christophe Colomb*, dont la première, dans son
texte primitif, fut à Gènes en 1892,
avec un succès relatif : le poème, long-
uet et parfois invraisemblable, ne favo-
risa qu'à demi les innovations de la mu-
sique. Néanmoins, cet ouvrage n'a ja-
mais cessé d'être considéré en Italie
comme un des plus significatifs et des
plus intéressants de l'école moderne.

A Monte-Carlo, c'est une nouvelle
version qui vient de nous être présentée
par M. Raoul Gribouval, qui fut assez per-
suasif pour obtenir que le poème fût al-
légé, et serré : et, sous cette nouvelle
forme plus concise, l'intérêt s'avive,
jusqu'à l'émotion, non pas l'émotion
d'un drame précipité, mais d'un sujet
noble, où trois épisodes, constituant
trois actes, nous montrent les luttes,
les découragements, l'héroïsme, la ruine
et la mort d'un grand homme. C'est plus
un drame de caractère que d'action ;
mais il s'en dégage une réelle beauté ;
et c'est l'art d'expression humaine plus
que les péripéties qui nous émeuvent.

En 1487, à Salamanque, dans la cour
du couvent Saint-Étienne, la foule se

presse : le Saint-Office va délibérer sur
la demande formulée par Christophe Col-
omb d'obtenir une flotte pour aller à la
découverte de ce nouveau monde qu'il
devine, dont il affirme l'existence, et qu'il
ambitionne de conquérir pour accroître
l'empire de l'Espagne. Dès le lever du
rideau, le cortège des membres du
Conseil, légats et cardinaux, sort de la
chapelle et entre dans la salle des délibé-
rations. Un ennemi de Colomb, Rodalno
Ximénès, confident du confesseur de la
reine Isabelle d'Aragon, se glisse parmi le
peuple, lui reproche son admiration pour
l'ingrât génois ; que le soin des expé-
ditions lointaines qui feront honneur à
l'Espagne soit confié à des Espagnols et
non à un étranger ! Il s'empare de l'âme
populaire en faisant à la foule un récit
effrayant des dangers de la mer, réité-
rant l'empêchement de s'exposer plutôt que
de voir le triomphe de Colomb. Le
Conseil s'achève : les membres du Conseil
rentrent dans la chapelle ; et du haut
d'un balcon, un héraut jette à la foule
ce cri à propos des vastes desseins de
Christophe Colomb :

— C'est le rêve d'un fou !
Le peuple, alors, se retourne contre le
malheureux héros, qui vient de paraître
au balcon, l'invective, le huer, le raille,
le siffle, lui jette des pierres, et se retire
récemment.

Christophe Colomb, seul, se déses-
père : son beau rêve s'écroule, lorsqu'il
entend, s'élevant dans le jardin du cou-
vent, une voix de femme qui prie, accom-
pagnée des prières ingénues de
jeunes filles : c'est la voix de la Reine.
Isabelle arrive, aperçoit celui qu'elle n'a
jamais cessé de protéger, voit sa dou-
leur, le reconforte ; ce nouveau monde,
elle l'a vu en rêve, elle aussi, c'était sans
doute une vision divine ; et elle supplie
Dieu de lui répondre si cette vision
fut mensongère, ou bien si ce rêve sera
réalisé. Et confiante, elle dit à Colomb :

— Ma couronne te donnera les na-
vires !

Au second acte, nous sommes en plein
Océan : le vaisseau de Christophe Col-
omb, toutes voiles au vent, vogue,
tangue et roule sur une mer démontée.
Bravo ! le décor pittoresque et original,
admirablement machiné, de ce vaste
bateau qui oscille sur un fond d'infini
des vagues, très vraies, sont déchan-
nées et font crouler leurs cimes d'é-
cumène ; il a fallu tout l'art, vraiment
prodigieux, de M. Visconti pour cons-
tituer ce pont praticable et cette mâture
qui évoquent les glorieuses galères de
jadis ; et les projections lumineuses de
M. Eugène Frey, changeantes et vi-
vantes, réalisent un ciel et des flots
comme jamais nous n'en avions vu au
théâtre. Un second vaisseau, la *Pinta*,
qui fait partie de l'expédition, passe non
loin ; ses matelots échantent des cris avec
des vedettes du premier : tout cela est
d'un réalisme de mise en scène sais-
sant. Toute l'action de cet acte se ré-
sume aisément : Rodalno Ximénès,
l'ennemi de Colomb, est à bord et essaye
d'exploiter la lassitude et le décourage-
ment de l'équipage. Mais Colomb n'a
qu'à paraître pour ranimer tous ces
hommes au souffle de sa foi. Cependant,
la nuit tombe : Colomb veille, scrutant
l'horizon avec angoisse ; son espoir le
trahit-il ? La mer se gonfle, tout
l'équipage accourt, affolé. Les prêtres
enlèvent le *Salve Regina*, pour ob-
tenir l'apaisement des flots. Au cours de
cette prière, Rodalno et ses complices
fomentent la révolte ; et le chœur reli-
gieux s'achève par des cris de mort,
lorsqu'une voix lointaine arrive de la
Pinta : « Terre ! » Alors, instantanément,
tout change : c'est l'allégresse qui suc-
cède à la malédiction ; on chante : *Gloria in excelsis* ! Les mousses grimpent
dans les mâts ; on salue la terre pro-
mise. Les canons grondent. L'enthousiasme
autour de Colomb est triomphal.

Et le vaisseau aborde au rivage rêvé,
dont on voit apparaître les premiers ar-
bres gigantesques.

Le troisième acte, qui est plutôt un
épilogue, se passe en 1506, à Medina del
Campo, dans la chapelle funéraire des
rois de Castille dont s'alignent les mau-
solées. Il fait encore nous lorsque Chris-
tophe Colomb, disgracié, pauvre, vieux,
croulant sous le fardeau de sa vie man-
quée et de son génie méconnu, mourant
de misère et de faim, entre dans la cha-
pelle, accompagné par un ami fidèle, le
capitaine Guevara, qui vient avec lui à
la ville, dans l'espoir de voir la Reine, et
d'obtenir sa protection : ils ignorent
que la Reine est morte ; la tombe d'Isa-
belle, recouverte du manteau royal,
occupe le milieu de la scène. Des prêtres
qui viennent chanter le *Requiem*,
des femmes qui apportent des fleurs,

apprennent à Colomb la mort de sa
bienfaitrice ; tout est fini pour lui !
Désespéré, il a une crise affreuse de dou-
leur, où il voit, halluciné, des spectres,
ses ennemis, ses amis, ses victimes de
conquêtes : son passé se redresse de-
vant lui, le présent lamenteable le tortu-
re, l'effraie sur les marches de la
tombe d'Isabelle, et après une suprême
prière, expire, entraînant dans sa chute
le manteau royal qui lui sert de linceul.

La partition de *Christophe Colomb* est
digne de la plus haute estime : c'est
l'œuvre d'un pur artiste, d'abondante
inspiration, élevée, parfois sévère, tou-
jours distinguée, — et d'un technicien
savant sans faux étalage comme sans
concessions. Toujours mélodique aux
voix, il conduit la pièce par des suc-
cès de phrases expressives qui se
suivent ; en cela s'avère sa volonté nette
de serrer l'action et de traduire les sen-
timents, sans s'attarder aux agréments
faciles des pages détachées.

Le premier acte s'ouvre par les fan-
fares du cortège du Saint-Office. Immé-
diatement vient la longue apostrophe de
Rodalno à la foule, très chantante en
sa libre variété, et d'un beau caractère
farouche. Puis, c'est le chœur tumultu-
eux des hués, admirablement réglé, de
mouvement désordonné, excellente évoca-
tion des folies inconscientes de la
plebe. Une page fort belle, c'est la
prière, accompagnée de chœurs de fem-
mes, de la Reine. Et l'invocation à Dieu :
Responde à me ! est d'une jolie envolée.

Tout le second acte est très beau : il
est surtout choral, — sauf les tirades ly-
riques de Christophe Colomb, et les lar-
ges épisodes orchestraux qui décrivent
la marche du navire et qui sont d'un co-
loris délicieux. Mais ce qui est d'une
beauté absolue, c'est toute la seconde
moitié de l'acte, depuis le *Salve Regina*,
sous lequel gronde peu à peu la révolte,
jusqu'à l'éclat des cris de mort, suivis
du magnifique élan du *Gloria in excelsis*,
de superbe mouvement et de sonori-
té splendide.

Au cours de ce second acte, certains
ont cru saluer au passage des phrases
entières du finale du troisième acte de
La Vie de bohème, réminiscences frappantes : *Christophe Colomb* est de 1892, *La Vie de bohème* de 1896 ; il sied de rendre
à Franchetti ce qui est de Franchetti.

Le troisième acte s'ouvre par un beau
prélude, marche funèbre qui sera la dé-
licieuse page d'orchestre qui chante le
matin ?... Elle est exquise, mais serait
vraiment à sa place dans un décor de
plein air, avec ses gazouillis d'oiseau :
nous sommes dans une chapelle, dans
un tombeau ; les bruits du dehors y pé-
nèrent-ils ?... Ceux-là, du moins, si pré-
cis, si proches... mais si jolis ?... La dé-
licatesse de cette page, qui n'est pas à sa
place, mais qui forme un contraste fort
habile (trop habile) avec la situation scé-
nique, nous charme trop pour qu'il faille
chercher querelle au musicien
qui, au lendemain de *Siegfried*, où nous
avons religieusement écouté « les Mur-
mures de la forêt », nous a donné une im-
pression de nature qui, sans comparai-
son, et sans chicaner son inopportunité,
est d'une vérité et d'un charme exquis.
La marche funèbre qui souligne à l'or-
chestre la mort de Christophe Colomb
est d'un effet puissant : et son pianissimo
final, aux cordes avec sourdines, pen-
dant que se glisse une angoissante pédale
aiguë de petite flûte, — une trouvaille
d'instrumentation — et que termine un
glissando de harpe au dernier soupir du
héros, est de beau théâtre et de bonne
musique.

Le chant qui, dans sa ligne très libre,
reste toujours du meilleur italianisme,
se rehausse d'une orchestration nourrie,
bien sonore, colorée sans recherches fri-
voles, plutôt solide, qui prouve une sym-
phoniste parfait, se rattachant de près
aux maîtres classiques.

Cet ouvrage ne comporte guère qu'un
rôle, celui de Christophe Colomb : M.
Titta Ruffo y fut admirable. Ce jeune
baryton, célèbre en Italie, possède la
voix la plus chaude, la plus simple, la
plus saine du monde ; il chante avec un
style parfait et sans aucun de ces
ports de voix si douteux auxquels excel-
lent tant de chanteurs italiens : avec lui,
c'est la perfection pure. A ses admi-
rables qualités de chanteur, M. Titta Ruffo
ajoute un talent de comédien magnifi-
que, sobre, sûr et expressif ; au troisième
acte, il a joué la scène de douleur et d'a-
gonie simplement, en grand tragédien.
Son succès fut triomphal et tout à fait
mérité.

Le rôle de la reine Isabelle n'a qu'une
scène : Mlle Yvonne Dubel y fut char-
mante, chanteuse experte, et vraiment

royale d'altitude. Dans le rôle également
fugitif du capitaine Guevara, M. de Tura
fit applaudir une voix jeune et timbrée
de ténor. M. Vallier a donné à Rodalno
Ximénès l'allure farouche qui convenait.

Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est
la perfection musicale des chœurs, fai-
ceau de voix remarquablement sonores,
et leur animation scénique, dontant
l'illusion de la vie ; ils doivent au pro-
digeur metteur en scène qu'est M. Guns-
bourg cette intensité de mouvement, ce
débordement de passion savamment ré-
glée qu'on ne retrouve en aucun autre
théâtre.

Quant à l'orchestre, il était dirigé par
un chef italien qui possède le style et les
traditions de son pays, le maestro Pomé ;
l'exécution fut parfaite, enlevée et bien
nuancée.

Robert Brussel.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Salle des Ingénieurs civils, 49, rue Blanche,
à 2 heures, assemblée générale extraordi-
naire de la Société des auteurs et compo-
siteurs dramatiques. Président : M. Paul Her-
vieu.

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à
3 h. 1/2, matinée Isadora Duncan. Miss Isa-
dora Duncan et son école d'enfants.

— Au théâtre Femina, à 3 heures, conférence
de M. François de Nion : « Les Triangles ».

Ce soir :

— A l'Opéra, à 8 heures, *Faust* (Miles Gall,
Courbières, Goulan, MM. Altchewsky,
Delmas, Danges, Chapellon).
Divertissement : Mlle Aida Boni.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, *Le Mas-
que et le bandeau* (MM. Georges Grand, Grand-
val, Mmes Léontine et Cécile Soré), *La Pavi-
sienne* (Mlle Berthe Cerny, MM. de Féraudy,
Gran, Henry Mayer), *L'Anglais tel qu'on
le parle* (M. de Féraudy, Mlle Robinne).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, *Sangha* (Mlle
Chenal, MM. Léon Beyle, Ghasne, Mlle Nelly
Martyl).

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, *Les Grands* (Mmes
Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange,
André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines,
Denis d'Inès, Maupré, Chambrière).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi
(M. Brasseur, Guy, Max Dearly, la Pini-
Colombe, Morice, Simon, etc., Mmes Ma-
celle Lender, Amélie Diéterle, etc.), Le
Lentement dans le rôle de Marthe Bourdier.*

— A 11 heures, au 3^e acte, la Réception
officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari
trop malin* (Miles Chasles, Harmond, MM.
Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à
8 h. 1/4, *La Dame blanche* (Miles Castel, Ti-
phaine, Bérat, MM. Devriès, Féraud de
Saint-Pol, Désiré, Bouteloup, Chacon).

— A la Renaissance, à 9 heures précises,
L'oiseau blessé (Mmes Eve Lavallière, André
Mégard, Juliette Darcourt, Jeanne Desclau,
Antonia Huat, M.-L. Herrouët, MM. L. Gu-
itry, A. Dubosy, F. Boucher, C. Mosnier, Fa-
brié).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *Raffles* (MM.
Signoret, Tréville, Mmes Miller, Suzanne
Avril, Dermoz, etc., etc.).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les re-
présentations de Mlle Armande Cassive, *Feu
la mère de Madame* (Miles Armande Cassive,
Chalon, MM. Harry Baur, Lacoëte), *Le Pou-
lailler* (Miles Jeanne Thomassin, René Fé-
lyne, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand,
Mlle Marie Calvill, MM. Pierre Magnier,
Henry Barget, Bouchez et Keller). On com-
mencera par la *Comparaison* (Miles Depallin,
Deslys, MM. Brunier et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-Z (Mlle
Siam), *Le Médecin du cœur* (Miles Marguerite
Bresil, Diane Hamond, Aimé Perrey, MM.
Carpentier, Orsly, O. que ! l'Anney ! revue
gauloise (Miles Thérèse Cerny, Spinelly, De-
brennes, MM. Berthet, Prad, Darinley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures,
*Un Concert chez les fous ; Gaudule ; Chez
Agathe ; Justice est faite ; Le Puits n° 4*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, *L'Édredon*
(Mlle Méryem, Mmes Caryna, MM. Victor
Henry, Rabile) ; *En camarade* (Mmes Colette
Willy, Fany-Valère, MM. Saulion, Georges
Priory) ; *Henriette ou les avantages de la
lecture* (M. Galipaux, Mlle Marie Calvill, Mlle
Andrée Glad, M. Léry) ; *Couleur pour da-
mes*, et *Turlututu, chapeau... poilu*, fantaisie
parisienne (Mlle Alice Bonheur, M. Paul Ar-
dot, etc.).

— Au Théâtre populaire de Belleville (8, rue
de Belleville), à 8 h. 1/2, et pendant toute une
semaine, *Un pied de la montagne* (M. Max
Charlier).

Hier :

M. Albert Carré est parti, hier soir, pour
Monte-Carlo. Il y va entendre Mme Mar-
guerite Carré qui, ainsi que nous l'avons dit,

doit créer, là-bas, deux ouvrages : *Le Vieil
Aigle* et *Le Colzar*.

Les questions de titre.

Nous avons reçu de M. Pierre Lafenestre
la lettre suivante :

Mon cher confrère,

Je lis dans le *Figaro* d'aujourd'hui que le
Commissariat des lettres de la répétition gé-
nérale et de la première d'une nouvelle comédie
de MM. de Flers et Caillavet, intitulée *L'âne de
Burdian*.

Pour réserver mes droits ultérieurs, je vous
serais reconnaissant de vouloir bien rappeler dans
votre journal qu'une pièce de moi, portant ce
titre, a été reçue à l'Odéon en 1906, par M. Gi-
nisty, qu'elle est toujours entre les mains de
M. Antoine et que d'ailleurs elle a paru dans la
Nouvelle Revue du 15 juin 1906.

Pierre LAFENESTRE.

Nous avons reçu, hier soir, du Palais-
Royal, l'avis suivant :

« La Comédie-Française annonçant sa ré-
pétition pour mardi après midi, et sa première
pour le mercredi, le Gymnase passant mer-
credi soir et jeudi, le théâtre du Palais-Royal
modifie ses résolutions et donnera la ré-
pétition générale de *Monsieur Zéro* lundi 15 fé-
vrier, à huit heures et demie du soir, et la
première mardi 16. »

Dimanche, en matinée, dernière représen-
tation de *L'Heure de la bergère*.

De Londres, où elle s'apprete à partir pour
New-York, miss Andrews nous a écrit une
lettre dont nous détachons ce fragment :

Cher ami,

Je vous en prie, dites dans vos Echos que
je n'ai plus rien à voir dans la direction du théâtre
des Arts. Je ne prends plus aucune part dans
cette entreprise et je tiens beaucoup à ce qu'on
le sache, surtout avant la première de *La Mar-
quesia*, car c'est surtout pour ne pas monter
cette œuvre que je ne comprends pas, que j'ai
cédé ma place et mes intérêts... O. ANDREWS.

Demain :

A l'Opéra.

Rappelons que demain samedi M. Franz
chantera pour la première fois Samson dans
Samson et Dalila. Les autres rôles seront
joués par Mlle Charbonnel, MM. Teissier,
Maroux, Lequien.

Sur l'affiche, avec *Samson et Dalila*, *Ja-
voite*, le ballet de Saint-Saëns, interrompé,
en tête du corps du ballet, par Mlle Zam-
belli, la plus exquise Javotte qu'aient pu
révéler un librettiste et un musicien.

Au Gymnase.

Donnons la liste des auditions qui, de-
main, au « Samedi de Madame », accom-
pagneront la causerie de M. André Beau-
rrier sur « Paul Verlaine ». Mme Jeanne Beau-
rrier chantera : *Clair de lune*, *J'ai presque
peur*, *Promenade nocturne*, *D'une prison*,
Paysage triste, *Green*, *Mandoline*, etc. M. Du-
ménil dira : *Extrait des Confessions* (écrit en
1875), *La lettre*, le *Colloque sentimental*, *La
Fête du blé*, *M. Prudhomme*, *La Nuit de Val-
purgis classique*, *Chanson d'autrefois*, *La Prin-
cesse Béatrice*.

Au jour le jour :

Le marquis de Frénoy a envoyé à la caisse
de la Société des artistes et amis de l'Opéra
un don de mille francs.

Le *Jongleur de Notre-Dame* avec MM. Al-
lard, Bourillon et Blancard, les *Noces de
Jeannette* avec Mlle Lucy Vauthrin et M.
Vigneau, feront l'affiche de la représentation
de lundi à l'Opéra-Comique. Représentation
populaire à prix réduits avec location.

C'est dans l'Aiglon que Mme Sarah Ber-
nhardt fera sa rentrée jeudi prochain, devant
le public parisien.

Le théâtre Sarah-Bernhardt affiche donc
les dernières représentations de *la Fille des
Rubeinstein* qui, avec le délicieux *Bohème*, de
M. Zamacois, composent en ce moment un
superbe spectacle. Dimanche prochain, der-
nière matinée.

M. Pierre Mortier nous communique la
belle lettre qu'il écrit, en juillet dernier,
M. Edmond Rostand au ministre de l'ins-
truction publique quand des amis, des admi-
rateurs de Catulle Mendès s'unirent pour
demander que le poète fût élevé au grade
de commandeur de la Légion d'honneur :

Monsieur le Ministre,
Pardonnez à un solitaire de vouloir s'occuper
encore, au fond de son pays perdu, d'un au-
tre ruban rouge que de celui qui se déroule au
couchant ; mais il s'agit de Catulle Mendès, et
je ne puis me tenir d'essayer de faire entendre
ma voix parmi toutes celles qui vont vous solli-
citer en sa faveur. Oh ! je n'ai pas, cette fois,
de services à rappeler. Vous savez ce que nous
devons tous à ce merveilleux homme, et qu'il
ne faut pas de genre où il n'ait en se jouant ré-
alisé un chef-d'œuvre. Il a tracé la laideur dans
les vers stupéfiants du *l'écrit* ! Toutes les causes
jeunes et nobles il les a, comme des princesses,
défendues ; et ce mousquetaire de l'art
s'est si souvent battu de la plume et de
l'épée qu'on ne sait plus comment le la-
ciers il arbore son panache. Sa botte, à
côté de talon rouge, a renforcé dans les sou-
pirs de leurs cuisines les marmottes de *Lo-
gogrin* et les patissiers du Vaudeville. Nous
l'aimons, c'est le bon charme et l'abus de nos
lettres. Sa gloire généreuse est toujours en
quête d'autres gloires avec qui partager son rayon.

M. Pierre Mortier nous communique la
belle lettre qu'il écrit, en juillet dernier,
M. Edmond Rostand au ministre de l'ins-
truction publique quand des amis, des admi-
rateurs de Catulle Mendès s'unirent pour
demander que le poète fût élevé au grade
de commandeur de la Légion d'honneur :

Monsieur le Ministre,
Pardonnez à un solitaire de vouloir s'occuper
encore, au fond de son pays perdu, d'un au-
tre ruban rouge que de celui qui se déroule au
couchant ; mais il s'agit de Catulle Mendès, et
je ne puis me tenir d'essayer de faire entendre
ma voix parmi toutes celles qui vont vous solli-
citer en sa faveur. Oh ! je n'ai pas, cette fois,
de services à rappeler. Vous savez ce que nous
devons tous à ce merveilleux homme, et qu'il
ne faut pas de genre où il n'ait en se jouant ré-
alisé un chef-d'œuvre. Il a tracé la laideur dans
les vers stupéfiants du *l'écrit* ! Toutes les causes
jeunes et nobles il les a, comme des princesses,
défendues ; et ce mousquetaire de l'art
s'est si souvent battu de la plume et de
l'épée qu'on ne sait plus comment le la-
ciers il arbore son panache. Sa botte, à
côté de talon rouge, a renforcé dans les sou-
pirs de leurs cuisines les marmottes de *Lo-
gogrin* et les patissiers du Vaudeville. Nous
l'aimons, c'est le bon charme et l'abus de nos
lettres. Sa gloire généreuse est toujours en
quête d'autres gloires avec qui partager son rayon.

M. Pierre Mortier nous communique la
belle lettre qu'il écrit, en juillet dernier,
M. Edmond Rostand au ministre de l'ins-
truction publique quand des amis, des admi-
rateurs de Catulle Mendès s'unirent pour
demander que le poète fût élevé au grade
de commandeur de la Légion d'honneur :

Monsieur le Ministre,
Pardonnez à un solitaire de vouloir s'occuper
encore, au fond de son pays perdu, d'un au-
tre ruban rouge que de celui qui se déroule au
couchant ; mais il s'agit de Catulle Mendès, et
je ne puis me tenir d'essayer de faire entendre
ma voix parmi toutes celles qui vont vous solli-
citer en sa faveur. Oh ! je n'ai pas, cette fois,
de services à rappeler. Vous savez ce que nous
devons tous à ce merveilleux homme, et qu'il
ne faut pas de genre où il n'ait en se jouant ré-
alisé un chef-d'œuvre. Il a tracé la laideur dans
les vers stupéfiants du *l'écrit* ! Toutes les causes
jeunes et nobles il les a, comme des princesses,
défendues ; et ce mousquetaire de l'art
s'est si souvent battu de la plume et de
l'épée qu'on ne sait plus comment le la-
ciers il arbore son panache. Sa botte, à
côté de talon rouge, a renforcé dans les sou-
pirs de leurs cuisines les marmottes de *Lo-
gogrin* et les patissiers du Vaudeville. Nous
l'aimons, c'est le bon charme et l'abus de nos
lettres. Sa gloire généreuse est toujours en
quête d'autres gloires avec qui partager son rayon.

M. Pierre Mortier nous communique la
belle lettre qu'il écrit, en juillet dernier,
M. Edmond Rostand au ministre de l'ins-
truction publique quand des amis, des admi-
rateurs de Catulle Mendès s'unirent pour
demander que le poète fût élevé au grade
de commandeur de la Légion d'honneur :

Monsieur le Ministre,
Pardonnez à un solitaire de vouloir s'occuper
encore, au fond de son pays perdu, d'un au-
tre ruban rouge que de celui qui se déroule au
couchant ; mais il s'agit de Catulle Mendès, et
je ne puis me tenir d'essayer de faire entendre
ma voix parmi toutes celles qui vont vous

Guerra, lorsque l'enfant parait, passera le 18 et le 19 en cabriolet. Le théâtre Antoine reportera sa matinée du jeudi au mardi suivant (mardi gras) avec spectacle actuel : *Le Portefeuille*, d'Auguste Leriche.

AUGUSTE LERICHE

Une des plus joyeuses et des plus savoureuses « comédies » de Paris. Elle triomphe tous les soirs, aux Bouffes, dans l'amusante pièce de Romain Rolland, *4 fois 7, 28*, et c'est justice : car elle est comédienne de race. Elle a de « la classe » et elle est de la classe des admirables comiques qui firent les délices de nos pères au Palais-Royal.

Entre le public et elle s'établit une sorte de camaraderie mystérieuse, d'entente joyeuse, de sympathie épanouie. Elle entre en scène : un grand frisson joyeux se fait entendre, de l'orchestre aux galeries. C'est Leriche, se chuchotant de tous côtés ; et on s'installe plus confortablement pour s'amuser plus à son aise et rire en toute sécurité. On est tranquille, on est sûr que cette bonne fête, au talent à la fois si fantasmatique si vrai, si juste et si imprévu, n'apporte à ses fils que de la joie.

Mme Jeanne Petit-Rigaux et M. Rigaux, de l'Opéra, nous ont fait part hier de la naissance de leur fils Jean. Nos félicitations.

M. Octave Pradels publie à la Société d'édition et de publications, à Paris, les souvenirs de Paulus : *Trente ans de café-concert*. Mais ces souvenirs n'intéressent pas seulement le monde du music-hall. Le lecteur y retrouvera, par exemple, les trois cents portraits qui agrémentent le volume, les plus attachantes photographies de nombre d'artistes du théâtre, des plus humbles aux plus célèbres. Tous les théâtres s'y trouvent, peu ou plus représentés.

Ajoutons que la lecture de ce curieux volume (on l'on retrouvera les soixante plus célèbres chansons de ces quarante dernières années) est des plus agréables, ce qui n'est pas une personne puisque le texte est de M. Octave Pradels. Voilà un livre qui ne tardera pas à figurer dans toutes les bibliothèques de théâtre.

Réflexions d'un spectateur, au sortir du théâtre Mévisto :

Pourquoi le curieux spectacle coupé qui est applaudi tous les soirs au théâtre Mévisto est-il d'actualité et pourquoi mérite-t-il d'être vu ? Parce qu'il est, à l'image de la vie, composé par moitié égale de drame et de comédie, de tristesse et de gaieté. *Le Répertoire* fait pleurer. *Quand l'amour s'ennuie* fait sourire, et la *Saison des poires* provoque la joie.

Interprété par des acteurs sincères et naturels, avec une mise en scène qui n'est pas que le spectacle composé par Mévisto réunit tous les suffrages et peut être entendu par tous.

Dimanche prochain, matinée à prix réduits, à 2 h. 1/2.

Matinées annoncées pour dimanche prochain :

Comédie-Française, 1 h. 1/2, *Le Foyer*.

Opéra-Comique, 1 h. 1/2, *Carmen*.

Opéra, 2 heures, *Le Troisième Homme*.

Théâtre Sarah-Bernhardt, 2 heures, *Bohème*.

Théâtre de la République, 2 heures, *Bohème*.

Variétés, 1 h. 1/2, *Le Roi*.

Renaissance, 2 heures, *L'Oiseau blessé*.

Théâtre Réjane, 2 heures, *Raffles*.

Théâtre Saint-Martin, 2 heures, *La Femme X...*.

Théâtre Lyrique (Gaité), 2 heures, *Lucie de Lamermoor*.

Théâtre Antoine, 2 h. 1/4, *Le Portefeuille*.

Théâtre de la République, 2 heures, *Le Troisième Homme*.

Gymnase, 2 heures, *Mademoiselle Josette, ma femme*.

Théâtre Michel, 2 heures, *La Comparaïson*.

Théâtre de la République, 2 heures, *Le Troisième Homme*.

Palais-Royal, 2 heures, *L'Heure de la bergère*.

Athènes, 2 heures, *Arsène Lupin*.

Ambigu, 2 heures, *La Beauté du diable*.

Bouffes-Parisiens, 2 heures, *4 fois 7, 28*.

Grand-Guignol, 2 h. 1/2, *Un concert chez les fous*.

Grand-Guignol, 2 h. 1/2, *Un concert chez les fous*.

Folies-Dramatiques, 2 heures, *Vivienne*.

Théâtre Mévisto (matinée à prix réduits), 2 h. 1/2, *Le Répertoire*.

Théâtre Lyrique, 2 h. 1/2, *Don Juan* (première matinée).

Clairville, 2 heures, *Plumard et Barnabé*.

Déjazet, 2 heures, *L'enfant de ma sœur*.

Théâtre Femina, 2 heures, Matinée pour la jeunesse.

Jardin d'acclimatation, 2 heures, *Maître Wolfgram*.

On nous avise du théâtre des Arts que la direction retient la date de dimanche prochain 14 février pour la répétition générale de la *Marquise*.

Lundi, première représentation.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

La collaboration des deux brillants écrivains a été des plus heureuses. *Le Lierre*, un drame en quatre actes, qui reproduit les passions ardentes et brûlantes de la Sardaigne, pourvu à l'Argentine de Rome, a remporté un succès éclatant. Les quatre actes ont été chaleureusement applaudis par un public d'élite, dont cependant la sévérité est bien connue.

Le nom des deux auteurs a été acclamé.

Serge Basset.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

La collaboration des deux brillants écrivains a été des plus heureuses. *Le Lierre*, un drame en quatre actes, qui reproduit les passions ardentes et brûlantes de la Sardaigne, pourvu à l'Argentine de Rome, a remporté un succès éclatant. Les quatre actes ont été chaleureusement applaudis par un public d'élite, dont cependant la sévérité est bien connue.

Le nom des deux auteurs a été acclamé.

Serge Basset.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

La collaboration des deux brillants écrivains a été des plus heureuses. *Le Lierre*, un drame en quatre actes, qui reproduit les passions ardentes et brûlantes de la Sardaigne, pourvu à l'Argentine de Rome, a remporté un succès éclatant. Les quatre actes ont été chaleureusement applaudis par un public d'élite, dont cependant la sévérité est bien connue.

Le nom des deux auteurs a été acclamé.

Serge Basset.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

— A l'Olympia, nouveau changement de programme. Les *Jeunes d'Or* et de *Lumières*, tableaux d'art dont voici la distribution :

- 1° Les Lumières qui passent dans la nuit ;
- 2° La Danse de l'Espoir ;
- 3° Les Feux follets dans l'orage ;
- 4° Flammes, flammes, flammes !
- 5° Le Fantôme errant ;
- 6° La Danse des Phalènes.

Débuts d'Alexia qui revient à Paris après une triomphale tournée européenne ; cette indiscrète *Heure de rire* qui réunit les comiques les plus désopilants du monde, et enfin, ce clou sensationnel : Tankwaï et la troupe impériale de Chine.

— A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opérette (Polin, Sulbac, Max Morel, Rouvière, Fréjol, Lejal, Bruni, Anna Thibaud, Lucy Mûrger, J. Bernal, L. Darleu, Lilla Declos, etc.).

— Au Moulin-Rouge, *En l'air, messieurs* ! revue en 3 actes et 20 tableaux, de MM. H. Moreau et Ch. Quinel (MM. Dambrine, Goulet, Cromelint, Lissie, Mmes Leberg, A. Guerra, A. Gillet, L. d'Alba, Ellynett, et les douze Manchester's Blais).

— A l'Apollo, *L'Hostellerie de la belle Anita*, mimodrame (Yetta Rianza). MM. Maurice del Prat et Dubois. Mlle Luxeuil. La mystérieuse Bl. de Pannac et 15 attractions.

— Au Nouveau-Cirque, le *Plus beau Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

— A la « Lune Rousse », 35, boulevard de Clichy (tél. 587-18) (direction Bonnard-Bélis, à 9 h. 1/2 : D. Bonnard, Numa Blés, Balthe, P. Weil, Charton, A. Stanislas, dans leurs caillots d'*Opéra*, de Cargat d'Aché, présentée par D. Bonnard, *Ici l'on tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charton, A. Lauff, E. Deary, Numa Blés, etc.).

— Salle Charras, 9 heures, « Cinéma d'art » : *L'Empire, Visions d'Orient* (couleurs) ; Danses grecques, Voyages, Scènes comiques, etc. Matinées, jeudi, dimanche et fêtes, à 2 h. 1/2.

La *Veuve Soyevé* ! A Parisiana ? Oui, c'est à Parisiana que sera jouée la *Veuve Soyevé*.

La répétition générale de cette pièce, « essentiellement française », sera donnée le 3 mars irrévocablement. En février, la *Poudre d'escampette* aura terminé sa brillante carrière.

Savoir choisir et adapter les « timbres » nombreux qui sont employés dans une revue est une des preuves du talent des auteurs.

MM. Jacques Bousquet et Georges Arnould l'ont bien artistement démontré dans la revue de la Cigale, *Où, ma chère !* qui, par ses airs, ses danses, ses mélodies et ses entrées, laisse dans l'oreille des spectateurs ce délicieux « chantonnement » dont parlait l'autre jour notre collaborateur Emile Berr, en signalant ce joli néologisme de Jean Richepin.

Gros événement l'autre soir à la Gaité-Rochouart. Pour la première fois depuis le commencement de la revue, deux loges se trouvaient vides. Renseignements pris, nous avons su qu'elles étaient louées et que leurs titulaires avaient été empêchés de venir. La vogue de la revue *Et alors...* semble de jour en jour augmenter, et l'autre jour un de nos confrères qui dirige une publication mondaine.

Pour publier mon ouvrage, il me suffirait de prendre tous les jours les noms des spectateurs de la Gaité-Rochouart. Je suis sûr que j'obtiendrais ainsi des éléments suffisants pour faire le plus complet des annuaires mondains.

Mlle Nina Barkis, la jolie artiste de l'Olympia, très sagement par la préparation d'un nouveau numéro de danse et de prestidigitation, s'est vue obligée d'abandonner les rôles qu'elle interprétait avec tant de grâce.

Mais nous la reverrons prochainement, également à Paris, et nous aurons ainsi une nouvelle occasion de l'applaudir.

L'actualité ne chôme pas à la « Boîte à Fursy », jugez-en :

Fursy chante : « Pourquoi M. Fallières a-t-il été élu président de la République ? Jules Moy desolée avec son « Ouverture de l'Arlesienne » ; Mévisto aîné nous raconte la façon dont M. Coutant d'Ivry administre les sacrements de sa fabrication ; Deymond commente avec humour « les Galas en Cour d'assises » ; et Lyse Berty, dans sa triomphante revue *Allo ! je salue...*, est l'hôte de nos soirées pour ses spirituelles imitations de divettes célèbres.

Le « Diable-au-Corps », place Pigalle.

Deux de nos sympathiques chœurs, Lucien Boyer, Henri Enthoven, Chaque jour pondent sans efforts Le spectacle du Diable-au-Corps, Car ils veulent à leur première Voir sourire monsieur Lucière.

Le Diable-au-Corps est le nid : La brune et belle Fabiani.

Ajoutons que le secrétaire général du « Diable-au-Corps » est notre confrère M. R.-S. Boer.

Dranem nous quitte ! Tel est le bruit alarmant qui circulait hier soir au Palais d'Hiver.

Rassurons les populations. Le président du comité de la Maison de retraite des artistes de concert n'abandonne pas sa loterie. Il sera de retour pour le tirage.

En attendant, il va faire une petite excursion chamoisienne en Algérie.

Après le succès excellent que revendra à Paris les petits pois du Midi. Ah ! les p'tits pois, les p'tits pois, les p'tits pois...

Par suite d'un accident dans l'éclairage, la représentation au Cirque de Paris a été interrompue hier au soir ; le public s'est retiré dans le plus grand ordre ; certaines personnes ont été remboursées. Le plus grand nombre s'est résolu à revenir pour la soirée de demain que M. Hagenbeck compte rendre plus attrayante encore que de coutume avec ses fauves dressés.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

La collaboration des deux brillants écrivains a été des plus heureuses. *Le Lierre*, un drame en quatre actes, qui reproduit les passions ardentes et brûlantes de la Sardaigne, pourvu à l'Argentine de Rome, a remporté un succès éclatant. Les quatre actes ont été chaleureusement applaudis par un public d'élite, dont cependant la sévérité est bien connue.

Le nom des deux auteurs a été acclamé.

Serge Basset.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

La collaboration des deux brillants écrivains a été des plus heureuses. *Le Lierre*, un drame en quatre actes, qui reproduit les passions ardentes et brûlantes de la Sardaigne, pourvu à l'Argentine de Rome, a remporté un succès éclatant. Les quatre actes ont été chaleureusement applaudis par un public d'élite, dont cependant la sévérité est bien connue.

Le nom des deux auteurs a été acclamé.

Serge Basset.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

La collaboration des deux brillants écrivains a été des plus heureuses. *Le Lierre*, un drame en quatre actes, qui reproduit les passions ardentes et brûlantes de la Sardaigne, pourvu à l'Argentine de Rome, a remporté un succès éclatant. Les quatre actes ont été chaleureusement applaudis par un public d'élite, dont cependant la sévérité est bien connue.

Le nom des deux auteurs a été acclamé.

Serge Basset.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

De Paris :

Hier soir avait lieu, au Palais d'Hiver, la représentation du *Foyer*. Malgré les coupures annoncées dans la pièce, un certain nombre de spectateurs ont fait entendre de vives protestations, interrompant ainsi la représentation dès le premier acte. Douze personnes ont été arrêtées, MM. Rigaux, avocat à Orléans, et son neveu, avocat à Pau, Léon Carenne, notaire, ancien procureur de la République, et son fils ; de Castillon de Saint-Victor et Paul Tissandier, aviateurs ; Aramburu, de Sallaberry-Parabère, Adam, Duperron et Bellan. Conduits dans une cage spéciale, les délinquants ont été relâchés à la fin de la représentation ; ils seront poursuivis pour contravention à la police des théâtres.

On nous télégraphie de Rome :

Grazia Deledda qui, avec Matilde Serao, est une des plus célèbres romancières d'Italie, s'est révélée, pour la première fois, comme auteur dramatique. Elle a demandé le concours de M. Camillo A. Traversi, l'auteur dramatique si expérimenté et si connu.

La collaboration des deux brillants écrivains a été des plus heureuses. *Le Lierre*, un drame en quatre actes, qui reproduit les passions ardentes et brûlantes de la Sardaigne, pourvu à l'Argentine de Rome, a remporté un succès éclatant. Les quatre actes ont été chaleureusement applaudis par un public d'élite, dont cependant la sévérité est bien connue.

Le nom des deux auteurs a été acclamé.

Serge Basset.

On nous signale de Marseille le beau succès remporté par Mme Isnardon, aux Concerts classiques organisés par le directeur du théâtre Valette. La brillante cantatrice, dans le grand air d'*Alceste*, dans une page exquise d'Alexandre Georges *Nuages*, qu'elle a dû bisser, dans *Attente* et *L'enfant Prodigue*, a été chaleureusement applaudie et rappelée, par un public ravi de sa voix superbe, de son admirable style et du sentiment qu'elle apportait à l'interprétation de ces divers morceaux.

L'Opéra-Comique et des chansonniers de Montmartre.

Récital Sauer.

Emil Sauer, dont la venue, chaque année, est un des événements musicaux de notre saison musicale parisienne, va donner deux récitals à la salle Erard, les mardi 16 et jeudi 18 février, à neuf heures. Le grand pianiste, qui compte parmi nous tant de fidèles et ardents admirateurs, nous offre, cette fois, un programme plus attrayant encore que par le passé. C'est, au premier concert : cinq Sonates de Scarlatti ; la grande Sonate de Liszt en si mineur ; Intermède de Brahms ; Scherzo de Mendelssohn ; Ballade, Etude, Nocturne, de Chopin, enfin des morceaux de Sgambati, Tschalkowsky et Sauer.

Location : à la salle Erard ; chez les éditeurs Durand, Grus, Eschig (43, rue Lafitte), et chez M. A. Dandelot, représentant artistique du maître Emil Sauer, qui recevra toutes offres relatives aux engagements pour soirées ou concerts.

Alfred Delilia.

Alfred Delilia.

Alfred Delilia.

